

Mikaela Georgio

Légende Urbex

Le château de la Roche

Chapitre 1

Les ombres du passé

Dans la brume matinale qui enveloppait le château de La Roche, une légende allait prendre vie, tissée d'amour, de trahison et de mystères ancestraux.

Les tours du château se dressaient comme des sentinelles de pierre, témoins silencieux des drames qui s'y étaient joués au fil des siècles. Mais aucun n'égalerait celui qui s'apprêtait à s'écrire dans le sang et les larmes.

Sire de La Roche, seigneur de ces terres, avait convoqué les braves chevaliers à un tournoi d'une ampleur jamais vue, avec pour enjeu le cœur et la main de sa fille, la belle Berthe de La Roche.

Cette épreuve n'était pas seulement une quête de gloire ; elle promettait l'union avec l'héritière d'un vaste domaine. Mais derrière cette décision se cachait un secret que le vieux seigneur gardait jalousement : une dette de guerre contractée des années auparavant, une dette qui ne pourrait être honorée qu'avec la dot de sa fille.

Dans les appartements de la tour Nord, Berthe de La Roche se tenait devant la haute fenêtre, son regard perdu dans les collines brumeuses qui ondulaient à l'horizon. À dix-neuf ans, elle incarnait cette beauté délicate des roses de l'aube, mais c'était son âme qui la rendait véritablement exceptionnelle. Depuis l'enfance, elle se réfugiait dans les enluminures des romans courtois, rêvant d'un amour aussi pur que celui de Lancelot pour Guenièvre, aussi passionné que celui de Tristan pour Iseult.

Sa suivante, dame Mathilde, l'observait avec tendresse en brossant les longues tresses châtain de sa maîtresse.

— Ma douce enfant, dit la vieille dame d'une voix douce, vous rêvez encore à votre prince charmant ?

— Oh, dame Mathilde, soupira Berthe en se retournant, ses yeux noisette brillant d'émotion. Est-ce donc si mal de croire en l'amour véritable ? De désirer un cœur qui batte à l'unisson du mien, plutôt qu'un titre ou une fortune ?

La vieille suivante secoua la tête avec un sourire mélancolique. Elle connaissait trop bien le monde cruel des alliances nobiliaires pour partager l'idéalisme de sa jeune maîtresse.

Le soir même, alors que le soleil déclinant embrasait le ciel d'or et de pourpre, Sire de La Roche fit mander sa fille dans la grande salle. Berthe s'y rendit, le cœur battant d'une sourde appréhension. Son père, assis dans son imposant fauteuil seigneurial, semblait avoir vieilli de dix ans. Ses mains, jadis fermes et assurées, tremblaient légèrement tandis qu'il tenait une coupe de vin.

— Ma fille, commença-t-il d'une voix grave, le temps est venu pour toi de prendre époux. J'ai organisé un grand tournoi. Les plus valeureux chevaliers de la région s'affronteront pour gagner ta main.

Le sang de Berthe se glaça dans ses veines. Elle connaissait ce ton, cette détermination inflexible. Elle fit pourtant un pas en avant, les mains jointes.

— Mon père, murmura-t-elle, je vous en supplie... Laissez-moi du temps. Je ne suis pas prête à...

— Le temps est un luxe que nous ne pouvons plus nous permettre ! » tonna-t-il en frappant l'accoudoir de son fauteuil.

Un silence pesant s'installa. Sire de La Roche se leva péniblement et s'approcha de sa fille. Pour la première fois, Berthe vit dans ses yeux non pas la colère, mais une profonde lassitude mêlée de regrets.

— Mon enfant, reprit-il plus doucement, tu ne peux comprendre le poids qui pèse sur mes épaules. Il y a des dettes... des engagements que je dois honorer. Ce tournoi, ce mariage... c'est notre seule chance de préserver notre nom, nos terres, ton avenir.

Des larmes perlèrent aux yeux de Berthe, mais elle les retint. Une question brûlait ses lèvres, une question qu'elle redoutait de poser.

— Le comte de Monségure... sera-t-il parmi les prétendants ?

— Il a été invité, comme il se doit pour un homme de son rang.

Ces mots tombèrent sur Berthe comme une sentence de mort. Le comte de Monségure. Rien que d'entendre son nom lui donnait la nausée. C'était un homme d'une quarantaine d'années, au visage buriné et aux manières rustres. Il la convoitait depuis des années, ne manquant jamais une occasion de lui faire des avances déplacées lors des banquets. Son regard lubrique la suivait comme une ombre malsaine, et ses compliments sonnaient toujours comme des menaces voilées.

— Père, je vous en conjure, supplia-t-elle, sa voix se brisant. Pas lui. Jamais lui. Il est brutal, autoritaire, il me fait peur. Je ne pourrais jamais...

— Le tournoi décidera, l'interrompit son père d'un ton sans réplique. Le plus vaillant l'emportera. C'est ainsi. Maintenant, va te préparer. Le tournoi commence dans trois jours.

Berthe quitta la salle, le cœur brisé. Dans le couloir, elle s'effondra contre le mur de pierre froide, laissant enfin ses larmes couler librement. Comment son père, qui l'avait tant aimée, qui lui racontait des histoires d'amour chevaleresque quand elle était enfant, pouvait-il la livrer ainsi ?

Cette nuit-là, allongée dans son lit à baldaquin, Berthe ne trouva pas le sommeil. Elle pria tous les saints du paradis, implorant qu'un miracle se produise, qu'un véritable chevalier, digne de ses rêves les plus fous, vienne la sauver de ce destin cauchemardesque.

Elle ne savait pas qu'à des lieues de là, ses prières allaient être entendues... mais d'une manière qu'elle n'aurait jamais pu imaginer.

Chapitre II

Le serment brisé

Dans le comté de Salm, à trois jours de chevauchée du château de La Roche, la comtesse Alix de Salm se tenait devant l'âtre de sa chambre, contemplant les flammes qui dansaient comme des démons dans la pénombre. Elle était d'une beauté saisissante : de longs cheveux noirs comme l'aile du corbeau, des yeux d'un vert profond où brillait une intelligence vive, et une prestance qui forçait le respect. À vingt-cinq ans, elle était l'une des femmes les plus convoitées du royaume.

Mais ce soir, son cœur était une plaie vive qui refusait de guérir.

Dans sa main, elle serrait un parchemin froissé, une lettre qui avait détruit son monde trois semaines plus tôt. Les mots étaient gravés au fer rouge dans sa mémoire :

— Ma très chère Alix, le devoir m'appelle vers de plus hautes destinées. Je ne puis honorer notre engagement. Comprenez que l'amour, aussi sincère soit-il, ne peut s'opposer aux nécessités de notre rang. Je participe au tournoi de La Roche. Puisse le Seigneur vous accorder la paix que je n'ai pu vous donner. Sire Alaric de Monfort.

Sire Alaric de Monfort. L'homme qu'elle aimait depuis trois ans. L'homme qui, agenouillé dans le jardin aux roses l'été dernier, lui avait juré un amour éternel. L'homme qui avait demandé sa main devant témoins, scellant leur union promise par un anneau d'argent orné d'une émeraude. L'homme qui l'avait trahie pour une dot plus importante.

Alix jeta la lettre dans les flammes et la regarda se consumer. Les premières nuits après cette trahison, elle avait pleuré. Puis la douleur s'était muée en une rage froide, implacable. Comment avait-elle pu être si naïve ? Comment avait-elle cru que l'amour pouvait triompher dans ce monde de calculs et d'intérêts ?

— Madame, osa murmurer sa dame de compagnie depuis le seuil de la porte, vous devriez vous reposer. Cette obsession vous consume...

— Laissez-moi ! » siffla Alix sans se retourner.

Seule à nouveau, Alix fit les cents pas dans sa chambre. La vengeance. Ce mot résonnait dans son esprit comme un tambour de guerre. Elle voulait qu'Alaric souffre comme elle avait souffert. Elle voulait le voir humilié, vaincu, détruit.

Mais comment ? Elle n'était qu'une femme dans un monde d'hommes. Aucun chevalier n'accepterait de porter ses couleurs pour un tel motif. Aucune machination politique ne pourrait assouvir sa soif de justice.

C'est alors qu'une pensée terrible germa dans son esprit. Une pensée qu'elle avait repoussée, mais qui revenait sans cesse, comme une tentation diabolique.

Dans les récits anciens, dans les grimoires interdits de la bibliothèque de son défunt père, elle avait lu des histoires de pactes sombres, de pouvoirs accordés à ceux qui osaient défier les lois divines. Des légendes de carrefours maudits où l'on pouvait invoquer des forces plus anciennes que la chrétienté.

Alix frissonna. Était-elle vraiment prête à franchir cette ligne ? À damner son âme pour assouvir sa vengeance ?

Son regard se posa sur le crucifix au-dessus de son lit. Dieu l'avait-il protégée de la trahison ? Les saints qu'elle avait priés avec tant de ferveur lui avaient-ils épargné cette douleur ?

— Puisque le Ciel m'abandonne, murmura-t-elle d'une voix tremblante, je me tournerai vers l'Enfer.

Cette nuit-là, sous une lune voilée par de sombres nuages, Alix de Salm quitta son château secrètement, enveloppée dans une cape noire. Elle se rendit au carrefour des Trois Pendus, un lieu sinistre où, disait-on, trois voleurs avaient été exécutés et dont les âmes erraient encore. L'endroit était désert, hanté par les cris des corbeaux et le murmure inquiétant du vent dans les branches mortes.

À minuit précis, Alix traça un cercle de sel sur le sol gelé. Ses mains tremblaient, mais sa voix était ferme lorsqu'elle prononça les mots interdits, les incantations qu'elle avait trouvées dans les grimoires de son père. Le vent se leva soudain, tourbillonnant autour d'elle comme une entité vivante. Les étoiles semblèrent s'éteindre une à une.

Puis, du néant, une voix s'éleva. Ni masculine ni féminine, une voix qui semblait venir de partout et de nulle part à la fois.

— Alix de Salm. Tu m'as appelée, et je suis venu. Que désires-tu assez pour offrir ton âme en échange ?

— Je veux la vengeance. Je veux la force de vaincre celui qui m'a trahie. Je veux qu'Alaric de Monfort souffre comme j'ai souffert.

— La vengeance a un prix, Alix de Salm. Es-tu prête à le payer ?

— Mon âme est déjà damnée par la douleur qu'il m'a infligée. Que m'importe de la perdre officiellement ?

Un rire bas, terrifiant, résonna dans la nuit.

— Très bien. Je t'accorde la transformation. Tu deviendras un chevalier, le plus beau et le plus vaillant que le monde n'ait jamais connu. Nul homme ne pourra te vaincre en combat. Tu garderas cette forme jusqu'à ce que tu révèles ta véritable identité à celle ou celui qui aura conquis ton cœur. Mais sache ceci : si cette révélation mène à la tragédie, ton âme m'appartiendra pour l'éternité. Acceptes-tu ce pacte ? »

Alix hésita un instant. Les termes du pacte étaient plus complexes qu'elle ne l'avait imaginé. Mais la douleur de la trahison était trop vive, la soif de vengeance trop puissante.

— J'accepte.

À l'instant où ces mots franchirent ses lèvres, une douleur fulgurante la traversa. Son corps se mit à brûler de l'intérieur, comme si chaque os, chaque muscle se transformait. Elle tomba à genoux, étouffant un cri. La transformation semblait durer une éternité.

Lorsqu'enfin la douleur cessa, Alix se releva lentement. Elle baissa les yeux sur ses mains... qui n'étaient plus les siennes. Des mains plus grandes, plus fortes, des mains d'homme. Sa voix, lorsqu'elle tenta de parler, était grave et puissante. Son corps entier s'était métamorphosé.

Dans le reflet d'une flaque d'eau, elle découvrit son nouveau visage : des traits masculins d'une beauté presque surnaturelle, des yeux d'un bleu perçant, une mâchoire carrée et noble. Elle était devenue Sir Alaric... un nom qu'elle choisit avec une ironie amère, reprenant celui de son traître pour mieux le détruire.

La voix démoniaque résonna une dernière fois :

— Va, Alaric. Ta vengeance t'attend au château de La Roche. Mais souviens-toi : l'amour que tu cherches à détruire pourrait bien devenir ton propre fléau.

Alix, désormais Alaric, ne comprit pas le sens de cet avertissement. Tout ce qui importait était la route vers La Roche, vers le tournoi, vers la destruction de celui qui avait brisé son cœur.

Chapitre III

Le tournoi de tous les destins

Le jour du tournoi se leva dans une explosion de couleurs et de sons. Les bannières claquaient au vent, portant les armoiries des plus grandes familles du royaume. Les trompettes sonnaient, annonçant l'arrivée de chaque chevalier. La cour du château de La Roche était méconnaissable, transformée en un théâtre de gloire et de spectacle.

Plusieurs chevaliers prétendants franchirent les lourdes portes du château ce jour-là. Parmi eux, le comte de Monségure, vêtu d'une armure massive et ornée, sa prestance imposante attirant immédiatement l'attention. C'était un guerrier redoutable, vétéran de nombreuses batailles, et son regard calculateur scrutait déjà la loge où se tiendrait Berthe.

Sire Alaric de Monfort était également présent, superbe dans son armure dorée, saluant la foule avec l'assurance d'un homme habitué aux honneurs. Il ne savait pas qu'une vengeance divine chevauchait vers lui.

Mais c'est l'arrivée du mystérieux chevalier noir qui fit se retourner toutes les têtes.

Il apparut au crépuscule de la première journée, alors que le soleil teintait le ciel de pourpre et d'or. Monté sur un destrier noir comme la nuit, vêtu d'une armure sombre qui semblait absorber la lumière plutôt que la refléter, il s'avança vers l'arène dans un silence stupéfiant. Son heaume ne laissait voir aucun trait de son visage, mais quelque chose dans sa démarche, dans sa prestance, commandait le respect.

Depuis la loge d'honneur, Berthe observait la scène, le cœur battant. Elle avait passé la journée à regarder défiler les prétendants avec un sentiment croissant de désespoir. Le comte de Monségure avait remporté trois joutes, écrasant ses adversaires avec une brutalité qui la faisait frémir. Chaque victoire le rapprochait d'elle, et cette pensée lui donnait envie de fuir.

Mais lorsque le chevalier noir entra dans l'arène, quelque chose changea en elle. Une intuition inexplicable, un frisson qui n'était pas de la peur mais presque de la reconnaissance.

— Qui est-ce ? murmura-t-elle à dame Mathilde, assise à ses côtés.

— Nul ne le sait, ma dame. Il n'a décliné aucune identité, aucune lignée. Il se fait appeler simplement Sir Alaric.

Sir Alaric. Ce nom résonna étrangement dans l'esprit de Berthe, comme un écho d'une vie qu'elle n'avait jamais vécue.

Sous son heaume, Alix observait l'arène avec des sentiments contradictoires. La transformation lui avait donné bien plus que l'apparence d'un homme : elle possédait désormais une force surnaturelle, une maîtrise des armes qui dépassait celle de n'importe quel guerrier mortel. Mais elle découvrait aussi quelque chose d'inattendu : la liberté. En tant qu'homme, elle pouvait marcher sans être scrutée, parler sans être interrompue, exister sans être constamment jugée sur son apparence ou sa vertu. C'était grisant et terrible à la fois.

Son regard balaya la foule jusqu'à trouver ce qu'elle cherchait : Alaric de Monfort, son ancien fiancé, celui qui l'avait trahie. Il se tenait près de sa monture, ajustant son armure, inconscient du destin qui allait le frapper.

Mais alors qu'elle préparait son entrée en lice, son regard fut attiré par la loge d'honneur. Une jeune femme s'y tenait, vêtue d'une robe d'un bleu profond qui rehaussait l'éclat de ses yeux. Berthe de La Roche.

Alix sentit quelque chose se contracter dans sa poitrine. La jeune femme était belle, certes, mais ce n'était pas sa beauté qui captivait. C'était la tristesse dans ses yeux, la résignation mêlée d'espoir qui se lisait sur son visage. C'était le reflet d'une âme qui, comme elle, avait souffert, qui rêvait de quelque chose de meilleur.

— Non, murmura Alix pour elle-même. Ne te laisse pas distraire. Tu es venue pour la vengeance, pas pour...

Mais les mots moururent sur ses lèvres. Quelque chose venait de changer. Le pacte diabolique avait commencé à tisser sa toile, bien au-delà de ce qu'Alix avait pu imaginer.

Le tournoi s'annonçait comme une épreuve où le destin de plusieurs vies serait scellé par le fer et le sang.

Chapitre IV

Le choc des lames

Les premières joutes se succédèrent dans un fracas de métal et les rugissements de la foule. Le comte de Monségure, comme prévu, balayait ses adversaires avec une efficacité brutale. Chaque chevalier qu'il affrontait finissait désarçonné dans la poussière, parfois même blessé. La foule acclamait sa force, mais Berthe frissonnait à chaque victoire. Elle voyait dans ces démonstrations de puissance non pas la bravoure, mais la violence à peine contenue d'un homme habitué à prendre ce qu'il désirait.

Alaric de Monfort, son ancien fiancé, se distinguait également. Plus élégant que Monségure, il combinait technique et force avec une grâce qui lui valait l'admiration des dames de la cour. Mais sous son heaume, Alix, déguisée en chevalier noir, le regardait avec un mélange de rage et de mépris. Chaque sourire qu'il adressait à la foule, chaque salut gracieux, ravivait la blessure de la trahison.

Puis vint le moment où Sir Alaric, le mystérieux chevalier noir, entra dans l'arène pour sa première joute.

Son adversaire était un chevalier massif, réputé pour avoir participé aux croisades. L'homme salua la foule avec confiance, certain de sa victoire face à cet inconnu. Mais dès que les trompettes donnèrent le signal, quelque chose d'extraordinaire se produisit.

Le chevalier noir s'élança avec une vitesse qui défiait les lois de la nature. Son destrier semblait voler plutôt que galoper. La lance frappa avec une précision chirurgicale, et le croisé fut projeté de sa monture comme une feuille dans la tempête. Le silence stupéfait qui suivit fut rapidement remplacé par un tonnerre d'acclamations.

Berthe se leva de son siège, le cœur battant. Elle n'avait jamais vu pareille démonstration de maîtrise. Ce n'était pas la brutalité de Monségure, ni l'élégance calculée de Monfort. C'était quelque chose de différent, de presque surnaturel.

— Par tous les saints, murmura dame Mathilde. Qui est cet homme ? Un ange ou un démon ?

— Je l'ignore, répondit Berthe, les yeux fixés sur le chevalier noir qui remontait calmement vers sa place. Mais j'ai l'étrange sentiment que mon destin est lié au sien. »

Les jours suivants confirmèrent la supériorité écrasante du chevalier noir. Il affronta et vainquit tous ses adversaires avec une aisance déconcertante. Mais ce qui fascinait le plus la foule, c'était son silence. Contrairement aux autres chevaliers qui bombaient le torse et paraient après leurs victoires, Sir Alaric restait distant, presque mélancolique. Il ne participait pas aux banquets, ne cherchait pas la compagnie des nobles. Il semblait porter un fardeau invisible.

Le cinquième jour du tournoi amena l'affrontement qu'Alix attendait avec une impatience fébrile : son duel contre Alaric de Monfort, l'homme qui l'avait trahie.

Lorsque les noms des combattants furent annoncés, un murmure parcourut la foule. Alaric de Monfort, le beau chevalier doré, contre le mystérieux guerrier noir. Ce serait un spectacle mémorable.

Monfort entra dans l'arène avec son assurance habituelle, saluant les nobles dans les tribunes. Mais lorsque son regard croisa celui du chevalier noir, quelque chose dans ces yeux bleus perçants le fit frissonner. Il y avait là une intensité, une rage à peine contenue qui n'était pas celle d'un simple adversaire.

Sous son heaume, Alix tremblait non de peur, mais d'une rage si pure qu'elle en était presque douloureuse. Enfin. Enfin, elle allait pouvoir lui faire payer sa trahison. La magie démoniaque qui coulait dans ses veines amplifiait chacune de ses émotions, transformant son ressentiment en une force destructrice.

Les trompettes sonnèrent. Les deux chevaliers s'élancèrent.

Le choc fut titanesque. Les lances se brisèrent dans une explosion d'éclats de bois, mais aucun des deux chevaliers ne tomba. La foule rugit d'excitation. Ils refirent un passage, puis un autre. À chaque fois, les coups étaient d'une violence inouïe, mais les deux adversaires tenaient bon.

Finalement, le héraut d'armes annonça que le combat se poursuivrait à l'épée.

Ce qui suivit fut un ballet mortel d'une beauté terrifiante. Monfort était un excellent bretteur, mais le chevalier noir se mouvait comme s'il pouvait anticiper chaque attaque.

Coup après coup, parade après parade, la danse se poursuivait sous le soleil brûlant. La sueur coulait sous les armures, les muscles brûlaient, mais aucun des deux ne cédait.

Puis, dans un mouvement d'une rapidité fulgurante, Sir Alaric porta une botte qui fit voler l'épée de Monfort. La lame du chevalier noir se posa sur la gorge de son adversaire.

Le silence était absolu. La foule retenait son souffle.

Alix regardait l'homme qu'elle avait aimé, maintenant à sa merci. Elle aurait pu le tuer. Un simple mouvement, et tout serait terminé. La vengeance serait accomplie.

Mais quelque chose l'arrêta. Ce n'était pas de la pitié. C'était quelque chose de plus profond, une réalisation soudaine : le tuer serait trop simple, trop rapide. Elle voulait qu'il souffre comme elle avait souffert. Elle voulait qu'il vive avec le poids de sa défaite, avec l'humiliation d'avoir été battu par un inconnu.

— Vis avec ta honte, murmura-t-elle d'une voix que Monfort seul put entendre. Et souviens-toi que tu as été vaincu par celui que tu as trahi.

Monfort écarquilla les yeux. Cette voix... il y avait quelque chose de familier, quelque chose qui éveillait un souvenir enfoui. Mais avant qu'il ne puisse comprendre, le chevalier noir retira son épée et se détourna.

La foule explosa en acclamations. Le chevalier noir avait vaincu l'un des meilleurs guerriers du royaume.

Dans la loge d'honneur, Berthe sentit quelque chose se briser en elle. Ce n'était pas de la déception de voir Monfort vaincu, mais plutôt une étrange certitude : ce chevalier mystérieux venait de lui offrir un espoir qu'elle croyait perdu.

Chapitre V

Le dernier combat

Le septième jour, le tournoi atteignit son paroxysme. Seuls deux prétendants restaient en lice : le comte de Monségure et le mystérieux Sir Alaric. La finale qui s'annonçait promettait d'être légendaire.

Le comte de Monségure, frustré d'avoir un rival de cette envergure, avait passé la nuit à affûter ses armes et à préparer sa stratégie. Il ne combattrait pas honorablement. Il gagnerait, par tous les moyens nécessaires. Cette fille et sa dot lui revenaient de droit.

Berthe, quant à elle, n'avait pas fermé l'œil. Elle avait prié toute la nuit, implorant le ciel que le chevalier noir triomphe. Pour la première fois depuis l'annonce du tournoi, elle osait espérer. Même si elle ne connaissait pas l'identité de ce mystérieux guerrier, elle sentait qu'il représentait sa dernière chance d'échapper à Monségure.

L'aube se leva dans une explosion de couleurs sanglantes. Des nuages d'orage s'amoncelaient à l'horizon, comme si le ciel lui-même pressentait le drame qui allait se jouer.

Les deux chevaliers entrèrent dans l'arène sous les acclamations assourdissantes de la foule. Le comte de Monségure, massif et intimidant dans son armure de fer, leva son épée vers les tribunes dans un geste théâtral. Sir Alaric, silencieux comme toujours, se contenta d'un salut sobre en direction de la loge où se tenait Berthe.

Ce simple geste fit battre le cœur de la jeune femme. Il y avait dans ce salut quelque chose qui ressemblait à une promesse.

Les trompettes sonnèrent.

Le combat qui s'ensuivit fut d'une violence inouïe. Monségure combattait avec la rage d'un sanglier blessé, enchaînant les coups puissants qui auraient pu briser n'importe quel adversaire. Mais le chevalier noir esquivait, parait, ripostait avec une grâce presque surnaturelle.

Sous son heaume, Alix sentait la magie démoniaque pulser dans ses veines, décuplant sa force et ses réflexes. Mais elle découvrait aussi quelque chose d'inattendu : elle combattait non plus seulement pour la vengeance, mais pour protéger la jeune femme qui l'observait depuis la tribune. Berthe, qu'elle ne connaissait pas mais qui, mystérieusement, était devenue importante.

Le comte de Monségure, sentant qu'il perdait l'avantage, décida de recourir à la ruse. Dans un mouvement apparemment maladroit, il fit tomber une poignée de sable dans les yeux de son adversaire. La foule hurla son indignation, mais le mal était fait.

Aveuglé temporairement, Sir Alaric recula en titubant. Monségure saisit l'occasion et porta un coup massif qui aurait dû être fatal.

Mais quelque chose d'extraordinaire se produisit.

Sans voir, guidé uniquement par son instinct magiquement aiguisé, le chevalier noir para le coup. Puis, dans un mouvement d'une fluidité parfaite, il contre-attaqua. Son épée traça un arc de cercle et frappa l'armure de Monségure avec une force telle que le comte fut projeté au sol dans un fracas métallique.

La pointe de l'épée se posa sur la gorge du comte vaincu.

Le silence qui suivit était absolu. Même les corbeaux semblaient s'être tus.

— Je... je me rends », balbutia Monségure, toute sa superbe envolée.

Le chevalier noir retira son épée et se redressa. Sire de La Roche se leva de son siège, les mains tremblantes.

— Sir Alaric, inconnu parmi nous, par ta bravoure et ta vaillance, tu as gagné le droit d'épouser ma fille, Berthe de La Roche !

La foule explosa en acclamations. Les trompettes sonnèrent. Les bannières s'agitèrent dans le vent.

Mais dans le cœur d'Alix, une tempête se déchaînait. Elle avait gagné. Elle avait accompli sa vengeance en humiliant Monfort et en empêchant Monségure de s'emparer de Berthe. Mais maintenant, elle se trouvait face à une situation qu'elle n'avait pas prévue : elle devait

épouser cette jeune femme.

Et le plus terrifiant, c'est qu'elle ne savait plus si elle le voulait par devoir... ou par désir.

Chapitre VI

Le premier regard

Le soir même, un banquet fut organisé en l'honneur du vainqueur. La grande salle du château avait été décorée avec une magnificence digne de la cour royale. Des tapisseries représentant des scènes de chevalerie ornaient les murs, les tables croulaient sous les mets les plus raffinés, et les ménestrels jouaient leurs plus belles mélodies.

Alix, toujours dissimulée sous son apparence masculine, était assise à la table d'honneur. Elle avait retiré son heaume pour la première fois en public, révélant le visage que la magie lui avait donné : des traits d'une beauté presque irréelle, des yeux d'un bleu hypnotique, une mâchoire noble et des cheveux noirs qui encadraient son visage avec élégance.

Un murmure admiratif parcourut l'assemblée. Le mystérieux chevalier noir était non seulement le plus vaillant, mais aussi le plus beau des guerriers.

Berthe fit son entrée quelques instants plus tard, escortée par son père. Elle portait une robe de soie d'un vert profond qui mettait en valeur ses yeux noisette et sa chevelure châtain. Des perles étaient tressées dans ses cheveux, et un pendentif en émeraude ornait son cou. Elle était d'une beauté simple mais saisissante.

Lorsque leurs regards se croisèrent, quelque chose d'électrique passa entre eux.

Alix sentit son cœur manquer un battement. C'était la première fois qu'elle voyait vraiment Berthe de près. La jeune femme n'était pas seulement belle ; il y avait dans ses yeux une douceur, une sensibilité qui parlait directement à l'âme. Mais aussi quelque chose de plus profond : une force tranquille, une dignité qui n'avait pas été brisée malgré l'épreuve qu'elle venait de traverser.

Berthe, pour sa part, se sentait troublée d'une manière qu'elle n'avait jamais connue. Ce chevalier, son sauveur, dégageait quelque chose d'indéfinissable. Il y avait dans ses yeux une profondeur qui suggérait qu'il avait souffert, qu'il connaissait la douleur. Et quelque chose d'autre aussi, quelque chose qu'elle ne parvenait pas à identifier mais qui résonnait en elle comme un écho familial.

— Ma fille, dit Sire de La Roche d'une voix empreinte d'émotion, voici Sir Alaric, ton futur époux.

Berthe fit une révérence gracieuse. Alix se leva et s'inclina respectueusement.

— Lady Berthe, dit Alix d'une voix qu'elle s'efforçait de garder grave et masculine, c'est un honneur immense que celui qui m'est fait ce soir.

La voix était profonde, certes, mais il y avait dedans une douceur, une musicalité qui surprit Berthe. Ce n'était pas la voix rugueuse de Monségure ou l'arrogance de Monfort. C'était quelque chose de différent.

— L'honneur est pour moi, messire, répondit Berthe. Vous m'avez sauvée d'un destin que je redoutais. Pour cela, je vous serai éternellement reconnaissante.

Sire de La Roche sourit, satisfait de voir sa fille si gracieuse, et les laissa s'asseoir côte à côte.

Le banquet se déroula dans une atmosphère de célébration, mais pour Alix et Berthe, le monde extérieur semblait s'estomper. Ils échangeaient des regards furtifs, des sourires timides. Chaque fois que leurs mains se frôlaient en attrapant une coupe ou un fruit, une décharge électrique les traversait.

— Dites-moi, Sir Alaric, osa finalement Berthe, d'où venez-vous ? Votre accent suggère les terres du Nord, mais votre style de combat est unique.

Alix hésita. Mentir était devenu une seconde nature depuis sa transformation, mais quelque chose dans les yeux de Berthe lui donnait envie d'être honnête.

— Je viens de loin, répondit-elle prudemment. D'un lieu où les blessures de l'âme sont plus profondes que celles du corps.

Berthe hocha doucement la tête, comprenant plus qu'Alix ne l'aurait voulu.

— Je comprends la souffrance, murmura-t-elle. Moi aussi, j'ai connu la trahison de ceux en qui j'avais confiance. Mon père, que j'aime pourtant, était prêt à me livrer au comte de Monségure pour des raisons que je ne comprends pas entièrement. »

Alix sentit quelque chose se briser dans sa poitrine. Cette jeune femme, comme elle, avait été blessée par ceux qu'elle aimait. Elles partageaient la même douleur, la même solitude.

— Peut-être, dit Alix doucement, sommes-nous deux âmes blessées qui se sont trouvées.

Berthe leva les yeux vers elle, et dans ce regard, Alix vit quelque chose qui la terrifia et l'enchantait à la fois : de l'espoir. Un espoir fragile, mais réel.

La soirée se poursuivit, mais quelque chose d'irréversible venait de se passer. La vengeance qu'Alix avait tant désirée commençait à perdre de son importance. À sa place grandissait un sentiment bien plus dangereux, bien plus dévastateur.

Elle était en train de tomber amoureuse.

Les jours qui suivirent le tournoi furent à la fois les plus beaux et les plus torturants de la vie d'Alix. Le mariage était prévu pour la semaine suivante, et chaque instant passé auprès de Berthe tissait un lien plus profond, plus impossible à défaire.

Sire de La Roche, soulagé et heureux du dénouement du tournoi, avait insisté pour que les jeunes fiancés apprennent à se connaître. Ainsi, chaque après-midi, Alix et Berthe se promenaient dans les jardins du château, accompagnés à distance respectueuse par dame Mathilde.

Ces promenades devinrent les moments les plus précieux pour les deux femmes, même si l'une ignorait encore la véritable nature de l'autre.

Un après-midi particulièrement radieux, alors qu'elles marchaient le long d'une allée bordée de rosiers en fleurs, Berthe s'arrêta devant un buisson de roses blanches. Elle en cueillit une délicatement et se tourna vers Alix.

— Savez-vous ce que symbolisent les roses blanches, messire ? demanda-t-elle avec un sourire timide.

— Je l'ignore, avoua Alix. Éclairez-moi, ma dame.

— La pureté, la sincérité... et les nouveaux commencements. » Berthe tendit la fleur à Alix, leurs doigts se frôlant dans l'échange.

Alix prit la rose, le cœur serré. La sincérité. Le mot résonna en elle comme une condamnation. Elle qui vivait dans le mensonge le plus total, qui cachait non seulement son identité mais sa nature même.

— Berthe, dit-elle doucement, utilisant pour la première fois son prénom sans titre. Puis-je vous poser une question ?

— Bien sûr.

— Avez-vous peur ? De ce mariage, de moi, de l'inconnu que je représente ?

Berthe réfléchit un moment, son regard se perdant dans l'horizon où le soleil commençait sa descente.

— Je devrais avoir peur, admit-elle. Vous êtes un mystère, un homme dont je ne connais ni la famille, ni le passé, ni même le véritable visage sous le masque que vous portez. Et pourtant... » Elle se tourna vers Alix, ses yeux noisette brillant d'une émotion sincère. « Quand je vous regarde, je ne ressens pas de la peur. Je ressens... de l'espoir. Comme si, pour la première fois de ma vie, je pouvais être moi-même avec quelqu'un.

Ces mots frappèrent Alix comme un coup de poignard. Berthe lui offrait exactement ce qu'elle avait toujours désiré : l'acceptation, la compréhension, l'amour sans jugement. Et elle le faisait en ignorant complètement la vérité.

— Et vous, Alaric ? demanda Berthe avec douceur. Avez-vous peur ?

Alix ferma les yeux un instant. Comment répondre sans mentir davantage ? Comment exprimer la terreur qui grandissait en elle à chaque instant ?

— J'ai peur, avoua-t-elle, la voix tremblante légèrement. Je crains de ne pas être à la hauteur de vos attentes. J'ai peur que la vérité sur qui je suis... sur ce que je suis... détruise ce que nous sommes en train de construire.

Berthe posa doucement sa main sur celle d'Alix.

— Nous avons tous des secrets, murmura-t-elle. Des parts de nous-mêmes que nous cachons au monde. Mais l'amour véritable, n'est-ce pas justement accepter l'autre dans sa totalité ? Même ses ombres ?

Si seulement tu savais, pensa Alix avec désespoir. Si seulement tu savais l'étendue de mes ombres.

Ce soir-là, alors qu'Alix regagnait ses appartements dans la tour Ouest qui lui avait été attribuée, elle se retrouva face à un miroir. Son reflet la regardait : cet homme qu'elle était devenue, ce mensonge incarné.

Elle posa sa main sur le verre froid.

— Qu'ai-je fait ? murmura-t-elle à son reflet. Je suis venue pour la vengeance, et maintenant... maintenant je suis prisonnière de mon propre piège.

Un rire bas, terrifiant, résonna dans la pièce. Alix se retourna brusquement, le cœur battant. Dans l'ombre près de la cheminée, une silhouette se dessina, aussi noire que la nuit sans étoiles.

— Prisonnière de ton propre piège, répéta la voix démoniaque. Comme c'est poétique. N'est-ce pas exactement ce que je t'avais prédit ?

— Que me voulez-vous ? siffla Alix. Notre pacte est clair. Je garde cette forme jusqu'à ce que je révèle ma véritable identité à celle qui a conquis mon cœur.

— Précisément. Et tu as déjà enfreint les termes de notre accord.

— Comment cela ? Je n'ai rien révélé !

— Tu as laissé ton cœur être conquis. Berthe de La Roche a gagné ce que tu avais perdu : ton amour. Et selon notre pacte, tu dois lui révéler la vérité. »

Alix sentit le sang se glacer dans ses veines.

« Non, murmura-t-elle. Pas encore. Je ne suis pas prête...

— Le temps ne t'appartient plus, Alix de Salm. Le mariage approche. Et avec lui, le moment de vérité. Souviens-toi : si ta révélation mène à la tragédie, ton âme m'appartiendra pour l'éternité. »

L'ombre disparut aussi soudainement qu'elle était apparue, laissant Alix seule dans le silence oppressant de sa chambre. Elle s'effondra sur le sol, la tête entre les mains.

Le piège se refermait. Quoi qu'elle fasse désormais, elle était condamnée.

Chapitre VII

La semaine des préparatifs

Les jours précédant le mariage furent un tourbillon d'activités fébriles. Le château de La Roche se transformait en une vision féerique. Les serviteurs couraient dans tous les sens, accrochant des guirlandes de fleurs, polissant l'argenterie, préparant les mets les plus raffinés.

Sire de La Roche, malgré les dettes qui le tourmentaient, avait décidé d'organiser les noces les plus somptueuses que le royaume n'ait jamais vues. C'était sa manière de se racheter auprès de sa fille, de compenser le fait qu'il avait failli la livrer à Monségure.

Un soir, il fit venir Berthe dans sa bibliothèque privée. La jeune femme le trouva assis près de la cheminée, tenant dans ses mains tremblantes une miniature représentant une femme d'une grande beauté.

— Mère, murmura Berthe en reconnaissant le portrait. Vous pensez à elle ?

— Chaque jour, répondit-il d'une voix brisée. Ta mère était mon étoile, ma raison de vivre. Quand elle est morte en te mettant au monde, une partie de moi est morte avec elle.

Berthe s'agenouilla près de son père, posant sa tête sur ses genoux comme elle le faisait enfant.

— Mon enfant, continua-t-il en caressant ses cheveux, je dois te dire la vérité. Les dettes dont je t'ai parlé... elles ne sont pas financières. Durant la guerre contre les Sarrasins, j'ai fait un serment terrible. Pour sauver la vie de mes hommes, j'ai promis à un seigneur cruel que je lui donnerais ma fille en mariage.

Berthe se redressa brusquement, les yeux écarquillés.

— Qui ? souffla-t-elle. Qui était cet homme ?

— Le comte de Monségure.

Le sang de Berthe se glaça.

— C'est pour cela que vous avez organisé le tournoi, murmura-t-elle. Pour respecter votre serment tout en me donnant une chance d'échapper à ce destin.

— J'espérais qu'un autre chevalier le vaincrait, avoua son père. Je ne pouvais pas rompre mon serment, mais je pouvais au moins te donner une chance. Et Dieu a entendu mes prières. Il t'a envoyé Sir Alaric. »

Berthe serra les mains de son père.

— Père, vous auriez dû me le dire plus tôt. J'aurais compris.

— Je ne voulais pas que tu me détestes. Tu es tout ce qui me reste de ta mère. » Les larmes coulaient librement sur ses joues maintenant. « Sois heureuse, mon enfant. Avec Sir Alaric, sois plus heureuse que je ne l'ai jamais été. »

Cette nuit-là, Berthe pleura dans les bras de dame Mathilde. Elle pleurait pour son père et le fardeau qu'il avait porté seul. Elle pleurait de soulagement d'avoir échappé à Monségure. Et elle pleurait de joie à l'idée d'épouser Alaric, cet homme mystérieux qui avait éveillé en elle des sentiments qu'elle ne croyait possibles que dans les romans.

Le jour des noces

Le jour du mariage se leva dans une explosion de lumière dorée. Le ciel était d'un bleu pur, sans le moindre nuage, comme si le paradis lui-même bénissait cette union. Les cloches sonnaient à toute volée, leur mélodie joyeuse résonnant à travers toute la vallée.

Le château était méconnaissable. Des bannières aux couleurs de La Roche flottaient sur chaque tour. Les jardins avaient été transformés en un paradis terrestre, avec des allées de pétales de roses menant à la chapelle, des fontaines ornées de lys blancs et des arches de fleurs sous lesquelles passeraient les mariés.

Dans sa chambre, Berthe était entourée de ses dames de compagnie qui l'aidaient à se préparer. Sa robe était un chef-d'œuvre de soie blanche brodée de fils d'argent, représentant des motifs de roses et de colombes. Un voile de dentelle fine reposait sur ses cheveux, maintenus par une couronne de fleurs d'oranger. Elle était d'une beauté à couper le souffle.

— Ma dame, vous êtes magnifique, murmura dame Mathilde, les larmes aux yeux. Votre mère serait si fière.

Berthe se regarda dans le miroir et vit non pas une mariée résignée, mais une femme rayonnante d'espoir et d'amour. Pour la première fois de sa vie, elle se mariait par choix, par désir, par un sentiment qui la dépassait et l'élevait à la fois.

Dans la tour Ouest, Alix vivait un tout autre tourment. Vêtue de son costume de marié, une tunique de velours noir brodée de fils d'or, elle contemplait le jour qui s'annonçait avec un mélange de joie intense et de terreur absolue.

Elle allait épouser Berthe. Elle allait prononcer des vœux qui, dans son cœur, étaient sincères. Mais ces vœux étaient fondés sur un mensonge colossal. Et ce soir, lors de la nuit de noces, elle devrait révéler la vérité.

Le pacte était clair : elle devait révéler sa véritable identité à celle qui avait conquis son cœur. Et Berthe avait conquis son cœur, sans aucun doute possible.

— Comment réagira-t-elle ? murmura Alix à son reflet. Comment pourrait-elle accepter une telle tromperie ?

Mais il était trop tard pour reculer. Le destin avait été mis en mouvement, et rien ne pouvait plus l'arrêter.

La cérémonie se déroula dans la chapelle du château, magnifiquement décorée pour l'occasion. Les vitraux projetaient des arcs-en-ciel de lumière colorée sur l'assemblée. L'air embaumait l'encens et les fleurs.

Lorsque Berthe fit son entrée au bras de son père, un murmure admiratif parcourut l'assistance. Elle avançait lentement vers l'autel, son regard fixé sur Alaric qui l'attendait, et dans ses yeux brillait un amour si pur, si total, qu'Alix sentit son cœur se briser.

Le prêtre commença la cérémonie, sa voix solennelle résonnant sous les voûtes de pierre.

— Mes bien chers frères, nous sommes réunis en ce jour béni pour unir par les liens sacrés du mariage Sir Alaric et Dame Berthe de La Roche.

Les vœux furent échangés. Lorsque vint le tour d'Alix de promettre amour et fidélité, sa voix tremblait d'émotion.

— Moi, Alaric, je te prends, Berthe, pour épouse, et je me donne à toi pour t'aimer fidèlement, pour le meilleur et pour le pire, dans la richesse et dans la pauvreté, dans la santé et dans la maladie, jusqu'à ce que la mort nous sépare.

En prononçant ces mots, Alix sut qu'ils étaient vrais. Elle aimait Berthe, d'un amour plus profond que tout ce qu'elle avait connu. Et c'était précisément ce qui rendait la situation si tragique.

Berthe prononça ses propres vœux avec une voix claire et assurée, ses yeux ne quittant jamais ceux d'Alaric.

— Je vous aime, murmura-t-elle alors que le prêtre bénissait leur union. Plus que les mots ne peuvent le dire.

Lorsque leurs lèvres se rencontrèrent pour le baiser nuptial, Alix sentit le monde entier s'effacer. Il n'y avait plus que cet instant, ce moment de perfection où tout semblait possible.

Mais au fond de son âme, elle savait que ce moment était aussi fragile qu'un rêve à l'aube, destiné à se briser avec la lumière du jour.

Le banquet qui suivit fut somptueux. Les tables croulaient sous les mets les plus raffinés : cygnes rôtis, sangliers en croûte, tartes aux fruits confits, hydromel et vins des meilleurs crus. Les ménestrels jouaient, les jongleurs amusaient la foule, et la joie semblait régner sans partage.

Mais pour Alix, chaque instant qui passait était un pas de plus vers l'inévitable révélation.

Alors que le soleil déclinait à l'horizon, teintant le ciel de pourpre et d'or, le moment redouté arriva. Il était temps pour les jeunes mariés de se retirer dans leurs appartements, dans la haute tour du château.

Chapitre VIII

La nuit de la révélation

La chambre nuptiale était une splendeur. Des bougies parfumées diffusaient une lumière douce et dorée. Le lit à baldaquin était recouvert de draps de soie blanche parsemés de pétales de roses. De l'encens brûlait doucement, emplissant l'air d'une senteur enivrante. Tout avait été préparé pour une nuit d'amour et de passion.

Mais pour Alix, c'était une chambre de torture.

Berthe entra la première, escortée par ses dames qui la préparèrent pour la nuit. Elles retirèrent la lourde robe de mariée et la vêtirent d'une chemise de nuit en lin fin, presque transparente. Ses cheveux furent défaits, cascading sur ses épaules en vagues soyeuses.

— N'ayez pas peur, ma dame, murmura dame Mathilde en embrassant son front. L'amour saura vous guider.

Une fois seule, Berthe s'assit sur le bord du lit, le cœur battant d'anticipation et d'une légère appréhension. Elle attendit, écoutant les bruits du château qui s'apaisait pour la nuit.

Puis la porte s'ouvrit, et Alaric entra.

Le cœur d'Alix battait si fort qu'elle craignait qu'il n'explose. Elle s'avança lentement dans la pièce, fermant la porte derrière elle. Berthe se leva, un sourire timide aux lèvres.

— Mon époux, murmura-t-elle. Enfin seuls.

Alix s'approcha, chaque pas lui coûtant un effort surhumain. Elle s'arrêta à quelques pas de Berthe, buvant du regard cette femme qu'elle aimait plus que sa propre vie.

— Berthe, commença-t-elle, sa voix étranglée par l'émotion. Il y a quelque chose que je dois te dire. Quelque chose que j'aurais dû te dire dès le premier jour.

Le sourire de Berthe vacilla légèrement.

— Qu'y a-t-il ? Vous me faites peur...

— J'ai peur moi aussi, avoua Alix. J'ai peur que la vérité détruise ce que nous avons construit. Mais je ne peux plus vivre dans le mensonge. Pas avec toi. Tu mérites la vérité, toute la vérité. »

Elle prit une profonde inspiration. C'était maintenant ou jamais. Les termes du pacte étaient clairs : elle devait révéler sa véritable identité.

— Mon nom n'est pas Alaric. Je ne suis pas... je ne suis pas ce que tu crois.

Alors qu'elle prononçait ces mots, elle sentit la magie commencer à se dissiper. La douleur fut fulgurante, comme si chaque cellule de son corps se déchirait et se reformait. Elle tomba à genoux, haletante.

Berthe se précipita vers elle, mais s'arrêta net, les yeux écarquillés d'horreur et d'incompréhension. Sous ses yeux, le corps d'Alaric changeait. La silhouette masculine se rétrécissait, les traits du visage s'adoucissaient, les épaules devenaient plus fines.

Lorsque la transformation fut terminée, ce n'était plus Sir Alaric qui se tenait devant elle, mais une femme. Une femme aux longs cheveux noirs, aux yeux verts intenses, au visage d'une beauté déchirante.

Alix de Salm.

— Je m'appelle Alix, murmura-t-elle, les larmes coulant sur ses joues. Je suis... j'étais la comtesse de Salm. J'ai fait un pacte avec le diable pour me venger de l'homme qui m'avait trahie. Je suis venue à ce tournoi déguisée en chevalier, animée par la haine et le désir de vengeance. Mais je n'avais pas prévu... je n'avais pas prévu de tomber amoureuse de toi.

Le silence qui suivit fut absolu. Berthe la regardait, son visage passant par une succession d'émotions : choc, incrédulité, trahison, douleur.

— Non, murmura-t-elle, reculant d'un pas. Non, ce n'est pas possible. C'est un cauchemar. Ce n'est pas réel...

— C'est la vérité, sanglota Alix. Tout était faux. L'apparence, le nom, le...

— Tout était faux, répéta Berthe, sa voix montant dans l'hystérie. Tout ce que tu m'as dit, tout ce que tu m'as fait ressentir... c'était un mensonge !

— Non ! cria Alix en se levant. Pas l'amour ! Mes sentiments pour toi sont la seule chose vraie dans toute cette histoire. Je t'aime, Berthe. Je t'aime de tout mon être. C'est pour cela que je ne pouvais plus te mentir.

Mais ses mots tombaient dans le vide. Berthe continuait de reculer, secouant la tête, les larmes ruisselant sur son visage.

— Tu m'as trompée. Tu m'as fait croire... tu m'as fait croire que j'avais trouvé mon âme sœur. Mon prince charmant. Et tout cela... tout cela n'était qu'une illusion. Une farce cruelle.

— Berthe, je t'en supplie, écoute-moi...

— Non ! hurla Berthe. Comment pourrais-je croire un seul mot sortant de ta bouche ? Tu es une menteuse ! Une créature du diable ! »

Ces mots frappèrent Alix comme des coups de poignard. Elle vit dans les yeux de Berthe non plus l'amour qui y brillait quelques instants auparavant, mais du dégoût, de la répulsion.

Berthe se précipita vers la porte, mais Alix la rattrapa, attrapant son bras.

— Laisse-moi partir ! sanglota Berthe. Je ne veux plus jamais te voir ! Je ne peux pas... je ne peux pas vivre avec cette honte ! Avec cette trahison !

Elle se dégagea violemment et courut vers la fenêtre. Dans sa détresse, elle n'avait qu'une pensée : fuir, échapper à cette réalité insoutenable.

Alix comprit trop tard ce que Berthe s'apprêtait à faire.

— Non ! Berthe, non !

Elle se précipita vers la fenêtre, mais ses doigts ne saisirent que le vide. Berthe avait enjambé le rebord et s'était jetée dans le néant, préférant la mort à l'horreur de ce qu'elle venait d'apprendre.

Le cri d'Alix déchira la nuit. Elle regarda en bas, vers le corps brisé de Berthe gisant dans la cour, et sentit son monde s'effondrer.

Ce n'était pas de la vengeance qu'elle avait obtenue. C'était la damnation.

La voix démoniaque résonna dans la chambre, triomphante.

— Ta révélation a mené à la tragédie, Alix de Salm. Selon les termes de notre pacte, ton âme m'appartient désormais. Pour l'éternité.

Alix ne répondit pas. Elle contemplait le corps de Berthe en bas, et une certitude absolue s'empara d'elle. Elle ne pouvait pas vivre dans un monde où Berthe n'existait pas. Elle ne pouvait pas porter ce fardeau de culpabilité.

— Si mon âme t'appartient déjà, murmura-t-elle, alors peu importe où je vais maintenant.

Sans hésiter, elle grimpa sur le rebord de la fenêtre.

— Mon amour, murmura-t-elle en regardant une dernière fois le ciel étoilé. Pardonne-moi. Je viens te rejoindre.

Et elle se laissa tomber dans le vide, rejoignant dans la mort celle qu'elle avait aimée dans la vie.

Chapitre IX

L'aube sanglante

L'aube se leva sur le château de La Roche dans un silence de mort. Les premières lueurs du jour révélèrent l'horreur de la nuit.

Ce fut un serviteur qui les découvrit en premier : deux corps enlacés au pied de la grande tour, comme si, même dans la mort, elles avaient cherché à se réunir. Le sang avait formé une mare sombre autour d'elles, mais sur leurs visages, étrangement, il n'y avait pas de douleur. Plutôt une sorte de paix, comme si la mort avait été une délivrance.

Les cris du serviteur réveillèrent tout le château. Les gens se précipitèrent aux fenêtres, et l'horreur se propagea comme un feu de forêt. Le jour de célébration s'était transformé en jour de deuil.

Sire de La Roche descendit en courant, son cœur déjà brisé avant même de voir la scène. Lorsqu'il découvrit le corps de sa fille unique, celle pour qui il avait organisé le tournoi, celle qu'il avait voulu protéger du comte de Monségure, il poussa un hurlement qui glaça le sang de tous ceux qui l'entendirent.

— Non ! Non ! Pas elle ! Pas mon enfant !

Il s'effondra près du corps de Berthe, la prenant dans ses bras, la berçant comme il le faisait quand elle était enfant. Ses larmes se mêlaient au sang de sa fille.

Puis son regard se posa sur l'autre corps. Celui d'une femme aux cheveux noirs, vêtue des habits de Sir Alaric. La confusion se mêla au chagrin.

— Qui... qui est cette femme ? » demanda-t-il d'une voix brisée.

Ce fut un vieil homme, un ménestrel qui avait voyagé à travers tout le royaume, qui reconnut le visage.

— C'est la comtesse Alix de Salm, mon seigneur. On la disait disparue depuis des semaines.

Le mystère commença à se résoudre, pièce par pièce. On trouva dans la chambre nuptiale une lettre qu'Alix avait écrite juste avant sa transformation finale, une lettre expliquant tout : la trahison d'Alaric de Monfort, le pacte démoniaque, la vengeance qui s'était transformée en amour et la tragédie inévitable qui en avait résulté.

Sire de La Roche lut la lettre d'une main tremblante, et lorsqu'il eut terminé, il comprit. Sa fille était morte non pas par accident, mais par désespoir. Elle était morte en découvrant que l'amour de sa vie était une illusion.

— Qu'ai-je fait ? murmura-t-il. En voulant la sauver, je l'ai conduite à sa perte.

Le comte de Monséure, en apprenant la nouvelle, quitta le château sans un mot, conscient que son serment avait finalement été honoré, mais d'une manière qu'il n'aurait jamais imaginée. La mort avait pris Berthe avant qu'il ne puisse le faire.

Les deux femmes furent enterrées ensemble, malgré les protestations de l'Église qui refusait d'inhumer un suicide en terre consacrée. Mais Sire de La Roche, dans son chagrin infini, passa outre les règles. Il fit construire une crypte à l'écart, sous la grande tour d'où elles s'étaient jetées.

— Elles se sont aimées, dit-il au prêtre qui protestait. Laissez-les reposer ensemble pour l'éternité.

Sur la pierre tombale, il fit graver une épitaphe simple mais déchirante :

« Ici reposent Berthe de La Roche et Alix de Salm, Deux âmes qui s'aimèrent au-delà des mensonges, Deux cœurs unis dans la mort comme ils ne purent l'être dans la vie. Que Dieu leur accorde la paix que le monde leur a refusée. »

Les mois passèrent, puis les années. Sire de La Roche mourut quelques années plus tard, le cœur brisé par la perte de sa fille unique. Le château de La Roche passa de main en main, chaque nouveau propriétaire découvrant la légende tragique qui s'y rattachait.

Mais quelque chose d'étrange commença à se produire.

Les nuits de pleine lune, les habitants du château rapportaient des phénomènes inexplicables. Des murmures portés par le vent, comme deux voix féminines conversant doucement. Des silhouettes vaporeuses aperçues au sommet de la grande tour, se tenant par

la main, regardant l'horizon.

Certains juraient avoir vu, à l'aube, deux femmes dansant dans les jardins où Alix et Berthe s'étaient promenées de leur vivant. Leurs rires cristallins résonnaient dans l'air matinal avant de s'évanouir avec les premières lueurs du soleil.

Les âmes d'Alix et de Berthe, semblait-il, ne trouvaient pas le repos. Liées par un amour qui avait transcendé la mort elle-même, elles erraient dans le château, prisonnières d'un entre-deux mystique. Ni au paradis ni en enfer, mais dans un purgatoire de leur propre création.

Certains disaient que c'était le pacte démoniaque qui les retenait. D'autres affirmaient que c'était leur amour lui-même, si puissant qu'il refusait de se laisser dissoudre par la mort.

Avec le temps, le château tomba en ruines. Les guerres, les pillages, l'abandon progressif transformèrent la magnificence d'antan en un vestige du passé. Les murs s'effritèrent, le toit s'effondra par endroits, la nature reprit ses droits.

Mais les apparitions continuèrent. Génération après génération, la légende se transmet. Le château de La Roche devint célèbre comme l'un des lieux les plus hantés du royaume. Les aventureux, les curieux, et ceux qui cherchaient à percer les mystères de l'au-delà venaient explorer ses ruines.

Et toujours, dans les nuits sans lune, on pouvait apercevoir deux silhouettes au sommet de la grande tour. Deux femmes se tenant la main, regardant vers l'horizon comme si elles attendaient quelque chose. Une délivrance, peut-être. Ou simplement l'acceptation d'un amour qui avait défié toutes les lois, divines et humaines.

La légende du château de La Roche devint ainsi un avertissement et un témoignage. Un avertissement sur les dangers de la vengeance et du mensonge. Un témoignage sur la puissance de l'amour véritable, capable de transcender même la mort et la damnation.

Les années se transformèrent en siècles. Le monde changea, évolua, se modernisa. Mais le château de La Roche demeura, gardien silencieux d'une histoire d'amour tragique.

Et aujourd'hui encore, ceux qui osent s'aventurer dans ses ruines la nuit rapportent les mêmes phénomènes : des murmures, des ombres, des présences. Comme si Alix et Berthe attendaient encore, prisonnières d'un amour éternel, espérant peut-être qu'un jour, quelqu'un

viendra libérer leurs âmes tourmentées.

Ou peut-être ne veulent-elles pas être libérées. Peut-être ont-elles trouvé dans cette hantise éternelle une forme d'union que la vie leur avait refusée. Une union imparfaite, certes, mais une union tout de même.

Car au fond, qu'est-ce que l'amour sinon le refus d'accepter la séparation ? Qu'est-ce que l'amour véritable sinon cette obstination à demeurer ensemble, envers et contre tout ?

Le château de La Roche se dresse toujours, témoignage de pierre et de mystère d'une époque révolue. Et dans ses murs écroulés résonne encore l'écho d'un amour qui refusa de mourir, d'une passion qui défia le temps lui-même, d'une tragédie qui devint légende.

Chapitre X

Mia et les ombres du passé

De nos jours.

La lumière d'automne baignait le campus universitaire d'une douceur dorée, projetant des ombres allongées sur les pavés anciens. Les feuilles rousses tourbillonnaient dans le vent frais, créant une symphonie visuelle qui contrastait avec l'agitation estudiantine. C'était l'une de ces journées où la nature elle-même semblait célébrer le changement, où chaque souffle d'air portait la promesse de nouveaux commencements.

Au milieu de cette effervescence automnale, Mia traversait la grande cour centrale pour la première fois. Ses cheveux d'ébène cascadaient sur ses épaules, encadrant un visage aux traits délicats où brillaient des yeux d'un brun si profond qu'ils semblaient presque noirs. Il y avait dans son regard quelque chose d'intense, une profondeur qui trahissait des souffrances que peu de gens de son âge auraient dû connaître.

À vingt-deux ans, Mia portait le poids d'un deuil qui refusait de guérir. Deux ans s'étaient écoulés depuis l'accident de voiture qui avait arraché sa mère à la vie, deux ans pendant lesquels elle avait cherché désespérément des réponses que la réalité ne pouvait lui donner. L'accident avait été brutal, inexplicable. Un camion avait percuté leur véhicule sur une route qu'elles empruntaient chaque semaine. Sa mère était morte sur le coup. Mia, miraculeusement épargnée, n'avait gardé que des ecchymoses physiques.

Mais les blessures de l'âme, elles, refusaient de cicatriser.

Sa mère n'était pas simplement une figure parentale pour Mia. C'était sa confidente, sa meilleure amie, sa guide spirituelle. Ensemble, elles avaient exploré les mystères de l'ésotérisme, dévorant des ouvrages anciens sur les rituels païens, les communications avec l'au-delà, la magie des cristaux et des herbes. Ce qui, pour beaucoup, aurait semblé étrange ou inquiétant était pour elles un lien sacré, une quête commune de compréhension des forces invisibles qui régissent le monde.

Après sa mort, Mia s'était plongée encore plus profondément dans ces études. Elle avait hérité de la bibliothèque ésotérique de sa mère, des dizaines de volumes reliés en cuir, aux

pages jaunies par le temps, couverts d'annotations manuscrites. Chaque soir, dans sa petite chambre d'étudiante, elle lisait ces textes à la lueur des bougies, cherchant un moyen, n'importe lequel, de communiquer avec l'esprit de sa mère.

Était-elle en paix ? Souffrait-elle ? Y avait-il quelque chose au-delà de la mort, ou n'était-ce que le néant ?

Ces questions-là hantaient jour et nuit. Elle avait choisi d'étudier la psychologie dans l'espoir de comprendre le fonctionnement du deuil, les mécanismes de l'esprit face à la perte. Mais les manuels académiques, avec leurs théories froides et leurs études cliniques, ne répondaient pas à la soif existentielle qui la consumait.

Ce jour-là, en traversant le campus pour se rendre à son premier cours, Mia portait autour du cou l'écharpe lavande que sa mère lui avait offerte pour son vingtième anniversaire. Le tissu, doux et familier, était devenu son talisman, son lien avec le passé. Elle le touchait machinalement dans les moments de stress, comme pour puiser du courage dans la mémoire de celle qu'elle avait perdue.

Son chemin la mena vers une ancienne fontaine de pierre au centre de la cour, un monument baroque dont l'eau avait cessé de couler depuis des années. C'est là qu'elle les aperçut.

Sofia et Théo se tenaient près de la fontaine, plongés dans une conversation animée. Leurs gestes étaient vifs, leurs voix portaient l'excitation de ceux qui partagent une passion commune.

Sofia était grande, presque imposante avec son mètre soixante-quinze. Ses cheveux blonds, coupés au carré avec une précision presque chirurgicale, encadraient un visage aux traits nordiques. Ses yeux d'un bleu glacial avaient cette particularité de sembler analyser chaque détail de son environnement. Elle portait un pull à col roulé beige et un jean impeccablement repassé, une tenue qui reflétait sa personnalité ordonnée et pragmatique.

À vingt-trois ans, Sofia était en dernière année de psychologie. Elle s'était spécialisée dans l'étude des phénomènes de croyance et des mécanismes psychologiques qui poussent les gens à croire au paranormal. Sa thèse, qu'elle préparait avec acharnement, portait sur les biais cognitifs dans la perception des expériences surnaturelles. Pour Sofia, chaque fantôme n'était qu'une paréidolie, chaque prémonition qu'une coïncidence amplifiée par le cerveau.

Ce scepticisme rigoureux n'était pas né du hasard. Enfant, Sofia avait grandi dans une famille où son père, médecin réputé, et sa mère, professeure de biologie, valorisaient la méthode scientifique au-dessus de tout. Les rares fois où elle avait exprimé de la curiosité pour des sujets moins rationnels, on lui avait gentiment mais fermement réexpliqué les principes de la pensée critique.

Pourtant, malgré son scepticisme affiché, Sofia avait développé une fascination pour l'urbex, l'exploration urbaine de lieux abandonnés. Non pas pour traquer des fantômes, mais pour comprendre pourquoi tant de gens associaient ces endroits au paranormal. Elle y voyait un laboratoire parfait pour étudier la psychologie de la peur et de la suggestion.

Et puis il y avait Théo.

À vingt-cinq ans, Théo incarnait cette génération qui avait grandi avec la technologie comme langue maternelle. De taille moyenne, il avait cette décontraction naturelle des gens confiants. Ses cheveux bruns ébouriffés, son éternelle veste en jean ornée de patches de groupes de rock, et ses baskets usées jusqu'à la corde lui donnaient un air de rebelle sympathique. Mais c'était son regard qui le trahissait : vif, intelligent, constamment en train d'analyser et de calculer.

Diplômé en informatique depuis deux ans, Théo travaillait comme développeur freelance, ce qui lui laissait la liberté d'organiser son temps comme il l'entendait. Et il l'entendait de manière assez particulière : la semaine, il codait des applications pour divers clients ; le week-end, il explorait des bâtiments abandonnés.

L'urbex était devenue bien plus qu'un hobby pour Théo. C'était une obsession. Il avait commencé à seize ans, en s'introduisant dans une usine désaffectée près de chez lui. L'adrénaline de l'exploration, la beauté mélancolique des lieux oubliés, l'impression d'être un archéologue du monde contemporain... tout cela l'avait accroché instantanément.

Depuis, il avait exploré des dizaines de sites : des hôpitaux psychiatriques abandonnés, des châteaux en ruines, des églises désacralisées, des parcs d'attractions déserts. Il documentait chaque exploration avec son équipement high-tech : caméras GoPro, drones, détecteurs d'ondes électromagnétiques, enregistreur audio. Puis il montait des vidéos qu'il postait sur sa chaîne YouTube modestement suivie.

Il avait rencontré Sofia lors d'une conférence sur la psychologie des espaces urbains. Leur amitié était née d'un débat animé sur la question de savoir si les lieux pouvaient être «

hantés » par les émotions passées. Théo défendait l'idée d'une sorte de mémoire des lieux, Sofia la réfutait avec des arguments scientifiques. Aucun des deux n'avait convaincu l'autre, mais ils avaient découvert un respect mutuel et une complémentarité fascinante.

Ce jour-là, ils discutaient de leur prochaine expédition, une ancienne prison abandonnée à deux heures de route de l'université.

Chapitre XI

La première rencontre

— Je te dis que les clichés seront incroyables, affirmait Théo avec enthousiasme. J'ai vu des photos de la salle d'isolement, c'est complètement flippant. Les lits métalliques sont encore là, rouillés, avec les sangles...

— C'est exactement ce genre de décor qui amplifie les phénomènes de projection psychologique, répondit Sofia. Les gens voient ces objets chargés d'une histoire de souffrance et leur cerveau remplit automatiquement les blancs avec des images effrayantes. C'est fascinant d'un point de vue cognitif.

— Tu ramènes toujours tout à la psychologie, sourit Théo. Tu ne peux pas simplement apprécier le frisson de l'aventure ?

— L'aventure et la compréhension scientifique ne sont pas incompatibles, rétorqua Sofia avec un sourire en coin.

C'est à ce moment que Théo remarqua Mia. Elle se tenait à quelques mètres, apparemment perdue, consultant son téléphone avec une expression de confusion. Quelque chose dans sa posture, dans la manière dont elle semblait à la fois présente et absente, attira son attention.

Théo avait cette faculté particulière de sentir les gens. Il ne savait pas l'expliquer rationnellement, mais il percevait parfois des choses chez les autres, des profondeurs cachées, des blessures enfouies. Et en regardant cette jeune femme aux cheveux d'ébène, il sentit quelque chose d'inhabituel. Une tristesse, certes, mais aussi une détermination farouche, une soif de quelque chose d'indéfinissable.

— Attends une seconde, murmura-t-il à Sofia.

Sans attendre sa réponse, il s'approcha de Mia avec son sourire le plus accueillant.

— Salut ! lança-t-il d'une voix chaleureuse. Tu as l'air perdue. Tu es nouvelle sur le campus ?

Mia leva les yeux, surprise d'être ainsi interpellée. Son premier réflexe fut de se replier sur elle-même, habitude acquise depuis deux ans de deuil solitaire. Mais quelque chose dans le sourire sincère de ce garçon la mit à l'aise.

— Euh... oui, balbutia-t-elle. Je m'appelle Mia. C'est mon premier jour. Je cherche le bâtiment de psychologie...

— Psychologie ! s'exclama Théo. Quelle coïncidence ! » Il se tourna vers Sofia qui les avait rejoints. « Sofia ici présente est en dernière année de psycho. Sofia, je te présente Mia.

Sofia tendit la main avec un sourire professionnel, son regard analytique scannant déjà cette nouvelle venue.

— Enchantée, Mia. Bienvenue à la faculté. Tu es en quelle année ?

— Deuxième année, répondit Mia, gagnant légèrement en assurance. J'ai... j'ai pris une année sabbatique après la première. Pour des raisons personnelles. »

Un bref silence s'installa. Sofia, avec son intuition psychologique aiguisée, perçut immédiatement qu'il y avait une histoire derrière ces mots. Théo, lui, sentit le poids de la tristesse qui émanait de Mia.

— Eh bien, dit Théo pour briser le silence, tu es tombée sur les bonnes personnes. Sofia peut te guider pour tout ce qui concerne les cours. Et moi, je m'appelle Théo au fait, je suis ton homme si tu as besoin de quoi que ce soit en informatique. Ou si tu cherches de l'aventure.

Le mot « aventure » résonna étrangement dans l'esprit de Mia. Elle ne savait pas pourquoi, mais il éveillait quelque chose en elle, un écho lointain de l'époque où sa mère et elle partaient en week-end explorer des sites mégalithiques ou visiter des villages réputés hantés.

— Aventure ? répéta-t-elle, intriguée. Quel genre d'aventure ?

Les yeux de Théo s'illuminèrent. Sofia leva les yeux au ciel, sachant exactement ce qui allait suivre.

— Eh bien, commença Théo avec l'enthousiasme d'un enfant parlant de son jeu préféré, Sofia et moi, on pratique l'urbex. L'exploration urbaine de lieux abandonnés. Châteaux en ruines, usines désaffectées, hôpitaux oubliés... Ce genre de choses.

Le cœur de Mia fit un bond. Des châteaux en ruines. Des lieux oubliés. C'était exactement le genre d'endroits où, selon les livres de sa mère, le voile entre les mondes était le plus fin, où les esprits avaient le plus de facilité à se manifester.

— Vous... vous explorez vraiment ces endroits ? demanda-t-elle, essayant de contenir son excitation. Vous avez déjà vécu des choses... étranges ?

Sofia intervint avant que Théo ne puisse répondre, son ton légèrement protecteur.

— Définir "étrange" est complexe. On a vu des choses qui pourraient sembler inhabituelles, mais qui ont toujours une explication rationnelle. Des courants d'air qui claquent des portes, des reflets de lumière, des sons causés par la dégradation des structures...

— Oh, allez, Sofia, l'interrompit Théo avec un clin d'œil. Tu ne peux pas nier que certaines ambiances sont vraiment particulières. Cette fois dans l'asile abandonné où tous nos appareils ont cessé de fonctionner en même temps...

— Interférence électromagnétique causée par des fils électriques défectueux, répliqua Sofia. Je t'ai montré les analyses.

— Peut-être, sourit Théo. Mais c'était quand même flippant. »

Mia écoutait cet échange avec fascination. Sofia représentait le scepticisme rationnel qu'elle-même avait parfois essayé d'adopter pour apaiser sa douleur. Théo incarnait cette ouverture à l'inexpliqué qui résonnait avec ses propres croyances. Et ensemble, ils exploraient précisément les endroits qui l'attiraient.

C'était trop parfait pour être une coïncidence. Sa mère aurait dit que c'était le destin, que l'univers orchestrait les rencontres nécessaires.

— Je... j'aimerais beaucoup vous accompagner un jour, dit Mia avec une timidité qui cachait mal son enthousiasme. Si vous acceptez, bien sûr. »

Théo et Sofia échangèrent un regard. Ils n'avaient jamais emmené de débutant total en exploration. C'était potentiellement dangereux, et il fallait une certaine expérience pour naviguer dans ces environnements instables.

Mais quelque chose dans l'intensité du regard de Mia, dans la sincérité de sa demande, toucha Théo. Et Sofia, malgré son pragmatisme, fut intriguée par cette jeune femme qui semblait porter un poids invisible sur ses épaules.

— D'accord, dit Théo. Mais tu devras suivre nos règles à la lettre. La sécurité avant tout.

Un sourire illumina le visage de Mia, le premier vrai sourire qu'elle avait eu depuis des mois. Sans le savoir, elle venait de faire le premier pas vers une aventure qui changerait le cours de sa vie.

Chapitre XII

Le tissage des liens

Les semaines qui suivirent cette première rencontre furent marquées par une alchimie particulière entre les trois jeunes gens. Ce qui avait commencé comme une simple connaissance de campus se transforma rapidement en une amitié profonde, presque nécessaire.

Ils prirent l'habitude de déjeuner ensemble à la cafétéria. Leur table, près de la grande baie vitrée donnant sur le parc, devint leur quartier général officieux. Les conversations y étaient animées, oscillant entre les banalités estudiantines et des discussions bien plus profondes.

Un jour, alors qu'ils partageaient des sandwichs fades de la cafétéria, Mia trouva enfin le courage de parler de sa mère. Ce n'était pas prémédité. Les mots s'échappèrent simplement, libérés par l'atmosphère de confiance qu'ils avaient créée.

— Ma mère est décédée il y a deux ans, dit-elle d'une voix douce mais ferme. Dans un accident de voiture.

Le silence qui suivit n'était pas gêné. C'était un silence respectueux, celui qui honore la gravité d'une confession.

— Je suis désolée, Mia, murmura Sofia avec une sincérité inhabituelle chez elle. Ça doit être... impossible à surmonter.

Mia hocha la tête, touchant machinalement son écharpe lavande.

— C'est pour ça que j'ai pris cette année sabbatique. Je... je ne pouvais plus fonctionner. Chaque jour était une bataille. Mais ma mère et moi, on avait une passion commune. L'ésotérisme, les mystères de l'au-delà, les rituels anciens. Elle m'a laissé toute sa bibliothèque, des livres vieux de plusieurs siècles. Depuis sa mort, je les étudie chaque soir, cherchant...

Elle s'arrêta, ne sachant pas comment formuler cette quête impossible.

— Tu cherches un moyen de la contacter, devina Théo doucement. De savoir si elle est... quelque part.

Les yeux de Mia se remplirent de larmes, mais elle sourit à travers elles.

— Oui, admit-elle. Je sais que ça peut sembler fou...

— Ce n'est pas fou, l'interrompit Théo. C'est humain. Quand on perd quelqu'un qu'on aime, on ferait n'importe quoi pour avoir ne serait-ce qu'un signe, une preuve qu'il reste quelque chose.

Sofia resta silencieuse un moment, son esprit scientifique en lutte avec son empathie humaine. Elle savait que, d'un point de vue psychologique, ce genre de quête était une forme de déni du deuil. Mais elle voyait aussi la douleur sincère dans les yeux de Mia, et quelque chose en elle refusait de la blesser avec des arguments rationnels.

— Écoute, Mia, dit-elle finalement. Je ne crois pas au paranormal. Je pense que nos perceptions peuvent nous tromper, que notre cerveau est capable de créer des expériences qui semblent réelles mais qui ne le sont pas. Mais... je respecte ton besoin de chercher. Et si nos explorations peuvent t'aider d'une manière ou d'une autre, alors je suis d'accord pour que tu viennes.

Ce moment de vulnérabilité partagée scella leur amitié d'une manière définitive. Ils n'étaient plus de simples connaissances, mais un trio uni par leurs différences complémentaires : Mia la croyante, Sofia la sceptique, Théo le pont entre les deux mondes.

Un après-midi ensoleillé d'octobre, alors qu'ils profitaient de leur pause déjeuner habituelle, Mia lança l'idée qui allait tout changer.

— Et si... commença-t-elle avec hésitation, jouant nerveusement avec sa fourchette. Et si, au lieu de simplement explorer des bâtiments abandonnés, nous tentions quelque chose de plus... significatif ?

Théo leva un sourcil, intrigué.

— Qu'entends-tu par significatif ? demanda-t-il.

— Un lieu qui ait une histoire, une légende. Un endroit où quelque chose de tragique s'est passé, où des vies se sont brisées. » Elle regarda ses deux amis avec une intensité nouvelle.
« Un château hanté.

Les yeux de Théo s'illuminèrent instantanément.

— Un château hanté ! s'exclama-t-il. C'est génial ! Imagine les possibilités pour documenter... les images seraient incroyables !

Sofia, comme on pouvait s'y attendre, était plus réservée.

— Un château hanté, répéta-t-elle avec scepticisme. Tu veux dire un endroit que les gens croient hanté. Parce que techniquement...

— Oui, oui, je connais ton discours, l'interrompit Théo en riant. Les fantômes n'existent pas, scientifiquement prouvé et tout ça. Mais admetts que l'idée est excitante ! Un château avec une vraie histoire, peut-être des documents historiques, des archives... Ce serait notre exploration la plus ambitieuse !

Sofia soupira, mais un sourire se dessina malgré elle sur ses lèvres.

— D'accord, concéda-t-elle. Mais à une condition : on fait des recherches approfondies avant. Je veux connaître l'histoire réelle du lieu, pas seulement les légendes sensationnalistes.

— Deal ! » s'écria Théo.

Mia sentit une vague d'excitation la submerger. C'était exactement ce dont elle avait besoin : un lieu chargé d'énergie, un endroit où le voile entre les mondes serait peut-être assez fin pour permettre une connexion. Peut-être, juste peut-être, y trouverait-elle enfin un signe de sa mère.

Les jours suivants, le trio se lança dans des recherches intensives. Chaque soir après les cours, ils se retrouvaient à la bibliothèque universitaire, leurs ordinateurs portables ouverts, naviguant entre sites web, forums d'urbex, archives historiques et blogs spécialisés dans les légendes locales.

Sofia avait établi une liste de critères stricts : le lieu devait être accessible légalement (ou du moins sans trop de risques juridiques), structurellement stable (pas question de s'effondrer dans des ruines), et suffisamment isolé pour éviter les problèmes avec les autorités locales.

Théo, lui, recherchait des informations techniques : des plans si possibles, des rapports sur l'état des bâtiments, des témoignages d'autres explorateurs urbains.

Mia, quant à elle, se plongeait dans les légendes, les histoires de fantômes, les récits de témoins. Elle cherchait un lieu dont l'histoire résonnait avec elle, un endroit où une tragédie amoureuse s'était déroulée. Quelque chose lui disait que ce genre de lieu serait chargé d'une énergie particulière.

Après plusieurs jours de recherches infructueuses, ce fut Mia qui trouva. C'était tard un soir, alors qu'elle parcourait pour la énième fois un forum sur les légendes régionales. Un post, daté de quelques mois, parlait d'un château oublié dans les collines, à environ deux heures de route de l'université.

Le château de La Roche.

Son cœur s'emballa alors qu'elle lisait la légende qui y était associée. Une histoire d'amour tragique entre deux femmes au Moyen Âge. Un tournoi. Un pacte démoniaque. Une nuit de noces qui s'était terminée dans le sang. Des fantômes qui hanteraient encore les lieux, cherchant la paix qu'elles n'avaient jamais trouvée dans la vie.

C'était parfait. Trop parfait.

— Les gars ! cria-t-elle dans le groupe WhatsApp qu'ils avaient créé. Je crois que j'ai trouvé. Regardez ça !

Elle envoya le lien. Quelques minutes plus tard, son téléphone se mit à vibrer avec leurs réponses enthousiastes.

Le lendemain, ils se retrouvèrent plus tôt que d'habitude pour une réunion d'urgence à leur table habituelle. Mia avait imprimé tout ce qu'elle avait pu trouver sur le château : des articles historiques, des extraits de légendes, même quelques photos prises par des randonneurs qui s'étaient aventurés dans les parages.

Ils étalèrent tout cela sur la table comme des détectives planifiant une enquête.

— Alors, commença Sofia en ajustant ses lunettes. Le château de La Roche. Construit au XIII^e siècle, abandonné depuis le XVII^e après un incendie. Propriété privée techniquement, mais le propriétaire actuel vit à l'étranger et ne s'en occupe plus. D'après ce que j'ai lu, les autorités locales ferment les yeux sur les visiteurs tant qu'ils ne dégradent rien.

— Niveau structure ? demanda Théo, toujours pragmatique.

— Les murs extérieurs sont solides, répondit Sofia. Mais il faudra faire attention aux escaliers et aux planchers à l'intérieur. Plusieurs effondrements ont été signalés au fil des années. »

Théo hocha la tête, déjà en train de faire une liste mentale de l'équipement qu'il faudrait.

— Et la légende ? » demanda-t-il en se tournant vers Mia.

Les yeux de Mia brillèrent alors qu'elle commençait à raconter l'histoire qu'elle avait lue et relue une dizaine de fois.

— C'est l'histoire de Berthe de La Roche et d'Alix de Salm. Berthe était la fille unique du seigneur du château. Son père a organisé un grand tournoi pour lui trouver un mari. Mais l'un des prétendants, Alaric de Monfort, était déjà fiancé à Alix de Salm. Quand Alix l'a appris, consumée par la jalousie et le désespoir, elle a fait un pacte avec le diable pour se transformer en chevalier et participer au tournoi.

Sofia fronça les sourcils.

— Un pacte avec le diable. Évidemment. Parce qu'apparemment, au Moyen Âge, c'était la solution à tous les problèmes. »

Mia ignore le sarcasme et continua.

— Transformée en chevalier, Alix a gagné le tournoi et la main de Berthe. Mais le soir de leurs noces, elle a dû révéler sa véritable identité. Berthe, choquée et désespérée, s'est jetée du haut de la tour. Et Alix l'a suivie. On a retrouvé leurs corps enlacés au pied de la grande tour le lendemain matin.

Un silence respectueux s'installa. Même Sofia, malgré son scepticisme, fut touchée par la tragédie de cette histoire.

— Depuis, continua Mia d'une voix douce, on dit que leurs fantômes hantent le château. Des témoins ont rapporté avoir vu deux silhouettes féminines au sommet de la tour à l'aube. D'autres ont entendu des pleurs, des murmures. Certains parlent d'une présence intense dans la chambre nuptiale où tout s'est passé.

Théo siffla doucement.

— C'est une histoire puissante. Vraiment. Et visuellement, ce château pourrait être incroyable.

— Historiquement, intervint Sofia, il y a effectivement eu un Sire de La Roche au XIII^e siècle. Les archives mentionnent la mort de sa fille, mais les circonstances sont floues. Comme souvent, la légende a probablement embelli une tragédie réelle.

— Peu importe la véracité historique exacte, dit Mia avec passion. Ce qui compte, c'est que des gens sont morts là-bas dans la douleur et le désespoir. Si leurs esprits sont restés, c'est parce qu'ils cherchent quelque chose. La paix, peut-être. Ou simplement à être entendus.

Ils se regardèrent tous les trois, et dans ce regard partagé, la décision fut prise sans qu'un mot ne soit prononcé.

— Alors c'est décidé ? demanda Théo. Le château de La Roche ?

— C'est décidé », répondirent Mia et Sofia à l'unisson.

Ils ne savaient pas encore que cette décision allait changer le cours de leurs vies de manière irréversible. Que le château de La Roche n'était pas simplement un lieu abandonné à explorer, mais un nexus d'énergies anciennes, un endroit où les frontières entre les mondes étaient effectivement plus minces.

Chapitre XIII

Le gardien des légendes

C'était un vendredi soir, trois jours avant leur expédition prévue. Ils s'étaient donné rendez-vous au Café de l'Horloge, un établissement centenaire niché dans une ruelle pavée du vieux quartier. L'endroit était exactement comme son nom l'évoquait : dominé par une immense horloge murale au mécanisme apparent, dont le tic-tac régulier créait une ambiance à la fois apaisante et légèrement inquiétante.

Les murs étaient tapissés de photographies anciennes, de cartes jaunies, et d'objets hétéroclites qui racontaient des centaines d'histoires : une épée rouillée, un masque vénitien, des lettres encadrées dont l'encre avait pâli avec le temps. L'odeur de café torréfié se mêlait à celle, plus subtile, des vieux livres et du bois ciré.

C'était le genre d'endroit où le temps semblait suspendu, où l'on pouvait facilement imaginer des conspirateurs médiévaux ou des poètes romantiques discutant jusqu'à l'aube.

Le trio s'était installé à une table près de la cheminée, entouré de leurs notes et de leurs cartes. Mia avait apporté l'un des livres de sa mère, un grimoire relié en cuir noir qui traitait des rituels de protection et de communication avec les esprits. Sofia avait imprimé un dossier complet sur l'histoire du château, avec des chronologies, des arbres généalogiques et des analyses architecturales. Théo, lui, avait étalé sur la table des schémas de son équipement technique.

— Bon, récapitulons, dit Sofia en sirotant son cappuccino. Nous partons lundi à l'aube. Trajet estimé : deux heures. Arrivée prévue vers huit heures. Nous explorons toute la journée et nous repartons avant la tombée de la nuit.

— Pourquoi pas rester la nuit ? demanda Mia. C'est souvent la nuit que les phénomènes sont les plus intenses, non ?

— Parce que c'est aussi la nuit que les accidents sont les plus fréquents, rétorqua Sofia. Visibilité réduite, température qui chute, fatigue... Sans compter que, légalement, c'est plus risqué. Non, on fait l'exploration de jour, on documente tout, et on rentre.

Mia sembla déçue mais n'insista pas. Théo, lui, était en train de vérifier sa liste d'équipement pour la cinquième fois.

— Lampes torches, check. Caméras, check. Détecteurs EMF, check. Trousse de premiers soins, check... »

C'est à ce moment qu'ils remarquèrent le vieil homme.

Il était assis seul à une table dans l'angle le plus sombre du café, si immobile qu'on aurait pu le prendre pour un élément du décor. Ses cheveux argentés étaient tirés en arrière, révélant un visage marqué par les années mais dont les yeux, d'un bleu délavé presque transparent, brillaient d'une acuité surprenante. Il portait un long manteau de laine grise et tenait entre ses mains noueuses une tasse de thé fumant.

Mais ce qui attira leur attention, ce fut son regard. Il les observait avec une intensité dérangeante, comme s'il pouvait lire chacune de leurs pensées.

Après quelques minutes d'un silence pesant, le vieil homme se leva lentement, s'appuyant sur une canne sculptée représentant un serpent enroulé. Il s'approcha de leur table avec une démarche étonnamment assurée pour son âge apparent.

— Pardonnez mon intrusion, dit-il d'une voix rocailleuse mais claire. Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre votre conversation. Le château de La Roche, n'est-ce pas ?

Les trois amis échangèrent un regard surpris. Sofia, toujours méfiante, fut la première à répondre.

— En effet. Vous connaissez ce lieu ?

Un sourire énigmatique se dessina sur les lèvres du vieil homme.

— Connaître ? Oh, jeune demoiselle, je connais le château de La Roche mieux que quiconque dans cette ville. Puis-je me joindre à vous un instant ? J'ai une histoire à raconter, et vous avez l'air d'être le genre de personnes qui savent écouter.

Mia, intriguée et excitée, fit immédiatement de la place.

— Bien sûr ! Asseyez-vous, s'il vous plaît.

Le vieil homme s'installa avec précaution, posant sa canne contre le dossier de la chaise. Ses yeux se posèrent tour à tour sur chacun d'eux, comme s'il les jugeait.

— Je m'appelle Édouard Mercier, commença-t-il. J'ai quatre-vingt-sept ans, et j'ai passé ma vie à collecter les histoires de notre région. Les légendes, les mythes, les témoignages... tout ce que les gens ordinaires rejettent comme des superstitions.

— Vous êtes historien ? demanda Sofia.

— Pas au sens académique. Disons que je suis un... gardien de mémoire. » Son regard se perdit un instant dans le lointain. « Le château de La Roche... c'est un lieu particulier. Très particulier. »

— Nous connaissons la légende, intervint Théo. Berthe et Alix, le tournoi, le pacte démoniaque...

— Ah, vous connaissez la version publique, répondit doucement Édouard. Mais il y a des détails... des nuances que seuls les vrais chercheurs connaissent.

Il s'arrêta, prit une gorgée de son thé refroidi, et commença son récit d'une voix mesurée qui semblait porter le poids des siècles.

— L'histoire que l'on raconte généralement est simplifiée. La vérité est bien plus sombre, bien plus tragique. Sire de La Roche n'a pas organisé ce tournoi par simple désir de marier sa fille. Il avait contracté une dette de guerre des années auparavant, une dette qu'il devait honorer en livrant Berthe à un homme brutal et cruel : le comte de Monségure. Le tournoi était sa manière de contourner cet engagement tout en le respectant techniquement.

Mia écoutait, fascinée. Cette version correspondait presque exactement à ce qu'elle avait lu dans ses recherches les plus approfondies.

— Quant à Alix de Salm, continua Édouard, elle n'était pas simplement jalouse. Elle était véritablement amoureuse d'Alaric de Monfort, qui l'avait trahie pour la dot plus importante de Berthe. Le pacte qu'elle a fait avec... disons les forces obscures... n'était pas seulement pour la vengeance. C'était aussi un acte de désespoir absolu.

— Mais le pacte démoniaque, intervint Sofia avec scepticisme, c'est forcément une invention ultérieure, non ? Une manière d'expliquer des événements tragiques que les gens

de l'époque ne pouvaient pas comprendre...

Édouard la regarda avec un sourire triste.

— Jeune femme, vous avez un esprit scientifique. C'est admirable. Mais laissez-moi vous dire ceci : j'ai visité le château de La Roche une seule fois dans ma vie, il y a soixante ans. Une seule fois a suffi. Ce que j'y ai ressenti, ce que j'y ai vu... » Il frissonna malgré la chaleur du café. « Il y a des endroits sur cette Terre où les lois normales ne s'appliquent pas tout à fait. Où le voile entre les mondes est plus fin. Le château de La Roche est l'un de ces endroits.

— Qu'avez-vous vu ? demanda Mia, le souffle court.

Édouard la regarda longuement avant de répondre.

— Deux silhouettes au sommet de la tour Est. À l'aube, exactement comme le raconte la légende. Elles se tenaient par la main, regardant l'horizon. Quand j'ai cligné des yeux, elles avaient disparu. Mais ce n'était pas une hallucination, jeune demoiselle. J'étais avec deux amis, et nous avons tous les trois vu la même chose.

Un silence impressionné s'installa. Même Sofia semblait ébranlée, bien qu'elle essayât de maintenir son masque de rationalité.

— Mais ce n'est pas tout, reprit Édouard d'une voix plus grave. La légende dit que Berthe et Alix sont mortes désespérées, liées par un amour impossible. Ce qui est vrai. Mais elle ne dit pas pourquoi leurs esprits ne trouvent pas le repos.

— Pourquoi ? Souffla Mia.

— Parce que leur histoire n'est pas terminée. Le pacte qu'Alix a fait avait des termes précis : si sa révélation menait à la tragédie, son âme appartiendrait au diable pour l'éternité. La tragédie est survenue. Mais Alix, dans son dernier acte, a choisi de suivre Berthe dans la mort. Ce choix a créé un lien qui transcende même les lois démoniaques. Leurs âmes sont piégées, ni au paradis ni en enfer, mais dans un entre-deux. Elles attendent.

— Elles attendent quoi ? demanda Théo, captivé malgré lui.

Édouard les regarda tous les trois avec une intensité presque douloureuse.

— Personne ne le sait vraiment. Peut-être attendent-elles que quelqu'un entende leur histoire complète. Peut-être cherchent-elles la rédemption. Ou peut-être... peut-être attendent-elles simplement que quelqu'un comprenne qu'elles s'aimaient vraiment, malgré tout.

Il se leva lentement, reprenant sa canne.

— Je vous ai raconté ce que je sais. Maintenant, laissez-moi vous donner un conseil. Si vous allez vraiment au château, soyez respectueux. Ne traitez pas ce lieu comme une simple ruine. Des âmes y souffrent. Et surtout... » Il marqua une pause dramatique. « Prenez garde aux émotions que vous y apporterez. Le château a une manière d'amplifier ce que vous ressentez. Les peurs deviennent terreur, les regrets deviennent obsession, le chagrin devient désespoir. Ne laissez pas vos propres démons vous consumer.

Son regard se posa particulièrement sur Mia, comme s'il pouvait voir le deuil qu'elle portait.

— Vous en particulier, jeune demoiselle. Vous cherchez quelqu'un que vous avez perdu, n'est-ce pas ? Le château pourrait vous donner ce que vous cherchez... ou il pourrait vous montrer des choses que vous n'êtes pas prête à voir.

Mia sentit son sang se glacer. Comment pouvait-il savoir ?

Sans attendre de réponse, Édouard Mercier inclina la tête respectueusement.

— Bonne chance, mes jeunes amis. Et souvenez-vous : certaines portes, une fois ouvertes, sont très difficiles à refermer.

Il se dirigea vers la sortie d'un pas lent mais assuré, laissant derrière lui un silence pesant et une atmosphère chargée d'inquiétude.

Après son départ, le trio resta silencieux pendant de longues minutes, digérant ce qu'ils venaient d'entendre.

Chapitre XIV

Les derniers préparatifs

Le week-end passa dans un mélange d'excitation et d'appréhension. Les paroles du vieil Édouard résonnaient dans leur esprit, ajoutant une dimension nouvelle à leur exploration.

Sofia, fidèle à elle-même, avait passé le samedi à rationaliser toute l'expérience. Elle avait même écrit un long texte dans son journal sur les mécanismes psychologiques de la suggestion et de l'anticipation anxieuse. Le vieil homme, selon elle, était probablement un conteur talentueux qui avait perfectionné son histoire au fil des années, ajoutant juste assez de détails mystérieux pour captiver son audience.

Mais même elle ne pouvait nier le frisson qu'elle avait ressenti quand Édouard avait parlé de ses visions au sommet de la tour.

Théo, lui, avait redoublé d'efforts dans la préparation de son équipement. Il avait testé et retesté chaque appareil, vérifié chaque batterie, organisé son sac selon un système méticuleux. Il avait également créé un plan détaillé de l'exploration, avec des objectifs précis pour chaque zone du château.

Son objectif principal : documenter autant que possible. Vidéos, photos, mesures EMF, enregistrement audio. Si quelque chose de paranormal se produisait, il voulait avoir les preuves. Et si rien ne se produisait, eh bien, il aurait au moins de superbes images d'un château médiéval abandonné.

Quant à Mia, elle avait passé le week-end plongée dans les grimoires de sa mère. Elle avait copié plusieurs rituels de protection, préparé un petit sac avec des cristaux purifiés, de la sauge, du sel consacré et ses baguettes de sourcier. Elle avait même emporté une photo de sa mère, glissée dans la poche intérieure de sa veste, près de son cœur.

Dimanche soir, incapable de dormir, elle s'était assise devant sa fenêtre, regardant la lune presque pleine. Elle avait parlé à sa mère, comme elle le faisait souvent.

— Maman, avait-elle murmuré dans le silence de la nuit. Si tu peux m'entendre, si tu es quelque part là-bas... donne-moi un signe demain. N'importe quoi. Juste pour que je sache

que tu es en paix. Que tu n'es pas seule.

La lune n'avait pas répondu, bien sûr. Mais quelque part dans la nuit, un hibou avait hululé, et Mia avait choisi d'y voir un présage.

L'aube du lundi se leva dans une explosion de couleurs pastel. Le ciel était d'un rose délicat strié d'or, présageant une belle journée d'automne. Mais il y avait dans l'air une fraîcheur inhabituelle, presque mordante, qui faisait frissonner malgré les vêtements chauds.

Ils s'étaient donné rendez-vous à six heures du matin sur le parking de l'université. Mia fut la première arrivée, comme lors de leur rencontre initiale. Elle portait plusieurs couches de vêtements, son écharpe lavande bien visible autour de son cou. Son sac à dos, étrangement volumineux pour une exploration d'une journée, contenait tout son attirail ésotérique.

Sofia arriva quelques minutes plus tard, impeccable comme toujours. Son sac, organisé de manière militaire, contenait sa trousse de premiers soins, son carnet de notes, plusieurs stylos de différentes couleurs, et une lampe frontale de qualité professionnelle. Elle avait également apporté de quoi pique-niquer, parce que même lors d'une exploration de château hanté, il fallait penser aux aspects pratiques.

Théo fut le dernier à arriver, mais pour une bonne raison. Sa voiture était remplie à ras bord d'équipement. À l'arrière, soigneusement rangés, on pouvait voir des trépieds, des caméras, des détecteurs en tout genre, des câbles et même un petit drone pliable.

— Tu prépares une expédition au pôle Nord ou quoi ? plaisanta Sofia en voyant tout cet attirail.

— On n'est jamais trop préparé, répondit Théo avec un sourire. Et si on filme vraiment quelque chose d'extraordinaire, je veux que ce soit avec le meilleur équipement possible. »

Ils chargèrent les derniers sacs et s'installèrent dans la voiture. Mia à l'avant avec Théo, Sofia à l'arrière entourée d'équipement technique. Le moteur démarra avec un ronronnement rassurant, et ils quittèrent le parking alors que le soleil commençait tout juste à pointer au-dessus des toits.

Le trajet commença dans un silence relatif, chacun perdu dans ses propres pensées. La ville laissa progressivement place à la campagne. Les immeubles furent remplacés par des champs, les routes larges par des chemins sinueux bordés d'arbres centenaires.

Ce fut Mia qui brisa le silence.

— Vous imaginez si on découvre vraiment quelque chose ? dit-elle, son regard perdu dans le paysage qui défilait. Si les fantômes de Berthe et Alix sont vraiment là... ce serait la preuve que je cherche depuis si longtemps. La preuve que la mort n'est pas la fin.

Sofia, depuis l'arrière, intervint avec douceur.

— Mia, je ne veux pas briser ton espoir, mais... il faut que tu sois préparée à la possibilité qu'on ne trouve rien. Que le château soit simplement un château abandonné avec une belle légende.

— Je sais, répondit Mia. Mais même si on ne trouve rien de paranormal, au moins j'aurai essayé. Au moins je n'aurai pas passé ma vie à me demander.

Théo hocha la tête tout en gardant les yeux sur la route.

— Quoi qu'il arrive aujourd'hui, on le vivra ensemble. C'est ça qui compte. Nous sommes une équipe.

La conversation dériva vers des sujets plus légers. Ils parlèrent de leurs cours, de leurs projets d'avenir, des films qu'ils avaient vus récemment. Mais sous cette normalité apparente, chacun sentait une tension croissante à mesure qu'ils approchaient de leur destination.

Après environ une heure et demie de route, le paysage commença à changer. Les champs cultivés laissèrent place à des forêts denses. Les villages se firent plus rares, les maisons plus anciennes. Ils entraient dans une région où le temps semblait s'être arrêté plusieurs siècles auparavant.

Puis, alors qu'ils suivaient un chemin forestier particulièrement sinueux, Théo ralentit et pointa du doigt à travers le pare-brise.

— Regardez.

Au loin, émergeant de la brume matinale qui s'accrochait encore aux arbres, ils aperçurent les silhouettes imposantes des tours du château de La Roche.

Même à distance, le château dégageait une présence indéniable. Ses murs de pierre grise, ses tours effondrées par endroits, ses fenêtres vides comme des orbites creuses... tout cela créait une vision à la fois majestueuse et inquiétante.

Mia sentit son cœur s'accélérer. Un frisson qui n'avait rien à voir avec le froid parcourut son échine. C'était vraiment là. Le lieu où Berthe et Alix avaient vécu leur tragédie. Le lieu où peut-être, juste peut-être, elle trouverait enfin les réponses qu'elle cherchait.

Ils garèrent la voiture dans une petite clairière à l'écart de la route, cachée des regards indiscrets. Théo coupa le moteur, et pendant un instant, ils restèrent tous les trois immobiles, contemplant le château à travers les arbres.

— Bon, dit finalement Sofia d'une voix qu'elle voulait ferme. On vérifie une dernière fois qu'on a tout, et on y va.

Ils sortirent de la voiture et commencèrent à s'équiper. Lampes frontales, sacs à dos, équipement technique. Mia passa ses baguettes de sourcier à sa ceinture et toucha une dernière fois la photo de sa mère dans sa poche.

Le sentier qui menait au château serpentait à travers une forêt dense. Les arbres, des chênes et des hêtres centenaires, formaient une voûte naturelle au-dessus de leurs têtes. Le sol était tapissé de feuilles mortes qui craquaient sous leurs pas. Un ruisseau murmurait quelque part sur leur gauche, ajoutant une mélodie apaisante à leur marche.

Après environ quinze minutes de marche, la forêt s'ouvrit brusquement sur une vaste clairière. Et là, se dressait devant eux dans toute sa gloire déchue, le château de La Roche.

C'était plus impressionnant qu'ils ne l'avaient imaginé. Les murs extérieurs, bien que partiellement effondrés, atteignaient encore une hauteur considérable. Quatre tours se dressaient aux angles, dont une, la tour Est, était presque intacte. Une grande porte en bois, à moitié pourrie, pendait de travers sur ses gonds rouillés.

Le lierre et la mousse avaient envahi les pierres, créant un tableau d'une beauté mélancolique. Des corbeaux tournoyaient au-dessus des ruines, leurs croassements résonnant dans l'air matinal.

Ils restèrent un moment immobile, absorbant la vue.

— Waouh, murmura Théo. C'est... c'est magnifique.

— Oui, acquiesça Sofia. Et structurellement, ça a l'air plus stable que je ne le craignais. La tour Est semble particulièrement bien conservée.

Mia, elle, ne disait rien. Elle fixait le château avec une intensité presque douloureuse. Quelque chose dans ce lieu l'appelait, la tirait vers lui. C'était comme si le château lui-même reconnaissait sa quête, son besoin désespéré de réponses.

Théo sortit son équipement et commença à prendre des photos et des vidéos de l'extérieur. Sofia consultait une dernière fois ses notes sur la structure. Et Mia fermait les yeux, murmurant une courte prière de protection que sa mère lui avait enseignée.

— Prêts ? » demanda finalement Théo.

Mia et Sofia hochèrent la tête.

Ensemble, ils s'approchèrent de la grande porte. Le bois ancien gémit lorsqu'ils la poussèrent, comme s'il protestait contre cette intrusion après des décennies de solitude.

Au-delà du seuil, l'obscurité les attendait.

Ils allumèrent leurs lampes et franchirent le seuil, ignorant qu'en passant cette porte, ils laissaient derrière eux non seulement la lumière du jour, mais aussi la certitude rassurante du monde rationnel qu'ils connaissaient.

Le château de La Roche les avait accueillis. Et il ne les laisserait pas repartir inchangés.

Chapitre XV

Le seuil de l'obscurité

Le passage du monde extérieur à l'intérieur du château fut comme franchir une membrane invisible entre deux réalités. Dès l'instant où ils posèrent le pied au-delà du seuil, une transformation s'opéra. La température chuta brutalement, comme si la température douce qui régnait dehors n'avait aucun droit d'entrer dans ces murs séculaires. Un froid humide, presque palpable, s'enroula autour d'eux comme une entité vivante.

Mia fut la première à le remarquer. Elle s'arrêta net, une main sur son écharpe lavande, l'autre tendue devant elle comme pour sentir l'air lui-même.

— Vous sentez ça ? murmura-t-elle, sa voix à peine audible. C'est comme... comme si le château respirait.

Sofia fronça les sourcils, son esprit analytique déjà au travail.

— C'est l'effet de masse thermique, expliqua-t-elle, bien que sa voix manquât de sa conviction habituelle. Les vieilles pierres conservent le froid. C'est scientifiquement explicable.

Mais même elle ne pouvait ignorer que quelque chose dans ce froid semblait... intentionnel. Comme si le château lui-même les testait, jugeant leur courage.

Théo, déjà en mode documentation, sortit sa caméra et commença à filmer. Sa main tremblait légèrement, mais il s'efforçait de garder l'objectif stable.

— Lundi 9H30, exploration du château de La Roche, dit-il d'une voix qu'il voulait professionnelle. Nous venons de franchir l'entrée principale. La température a chuté d'environ dix degrés. L'architecture est... impressionnante.

Ils se trouvaient dans un vaste vestibule d'entrée. Le plafond, incroyablement haut, disparaissait dans l'obscurité au-dessus de leurs têtes. Des colonnes massives, certaines fissurées mais toujours debout, soutenaient ce qui restait de la voûte. Le sol, autrefois couvert de dalles de marbre, était maintenant un patchwork de pierres brisées, de terre et de

végétation qui s'était infiltrée au fil des siècles.

La lumière qui filtrait à travers les fenêtres brisées créait des motifs changeants sur les murs, projetant des ombres qui semblaient danser et se mouvoir de leur propre volonté. Des vitraux, autrefois magnifiques, n'étaient plus que des fragments de couleur accrochés à des cadres de plomb tordus.

Mia ferma les yeux un instant, respirant profondément. C'était une technique que sa mère lui avait enseignée : ouvrir ses sens, laisser l'énergie d'un lieu l'envahir. Et ce qu'elle sentait ici était... complexe. Il y avait de la douleur, certes, des siècles de douleur imprégnés dans chaque pierre. Mais il y avait aussi autre chose. De l'attente. De l'espoir, peut-être.

— Ce lieu est vivant, murmura-t-elle en rouvrant les yeux. Pas physiquement, mais... énergétiquement. Il y a tellement d'histoires ici. Tellement de vies qui se sont entrecroisées.

Sofia la regarda avec ce mélange de scepticisme et de curiosité qui la caractérisait.

— Mia, je respecte tes croyances, mais... tu réalises que ce que tu ressens pourrait simplement être ton anticipation, non ? Ton cerveau qui projette ce que tu veux trouver ?

Mia sourit doucement, sans se vexer.

— Peut-être. Ou peut-être que ton scepticisme est ta manière de te protéger de quelque chose que tu ne peux pas expliquer.

Théo intervint avant que la discussion ne devienne trop philosophique.

— Bon, on peut débattre de métaphysique plus tard. Pour l'instant, on a un château à explorer. Je suggère qu'on commence par faire un tour complet du rez-de-chaussée pour se repérer.

Ils acquiescèrent tous les deux. Théo prit la tête, sa lampe torche balayant méthodiquement devant eux. Sofia le suivait, son carnet déjà ouvert, dessinant un plan sommaire des lieux. Mia fermait la marche, ses sens en éveil, attentive au moindre changement dans l'atmosphère.

Le vestibule donnait sur plusieurs passages. Celui de gauche menait à ce qui avait dû être la grande salle des banquets. La porte, massive et partiellement décrochée de ses gonds,

s'ouvrit avec un grincement lugubre lorsque Théo la poussa.

La salle qui se révéla devant eux était à couper le souffle, même dans son état de délabrement avancé. Elle devait faire au moins vingt mètres de long sur dix de large. Le plafond, miraculeusement encore intact par endroits, était décoré de fresques dont les couleurs, bien que fanées, laissaient deviner leur splendeur passée.

— Regardez ça, souffla Sofia en pointant vers le plafond. Ce sont des scènes de chasse. Et là, ça ressemble à un tournoi.

Théo zooma avec sa caméra sur les peintures.

— C'est incroyable. Ces fresques datent probablement du XIV^e siècle. Si on pouvait documenter ça correctement, ce serait d'une valeur historique immense.

Le long des murs, on pouvait encore voir les traces de ce qui avait été des tapisseries. Des crochets rouillés pendaient à intervalles réguliers, certains supportant encore des lambeaux de tissu pourri. Au fond de la salle, une immense cheminée, assez grande pour qu'un homme y tienne debout, béait comme une bouche noire.

Mais ce qui captiva vraiment leur attention, c'était la longue table qui occupait encore le centre de la pièce. Ou plutôt, ce qu'il en restait. Le bois, attaqué par les siècles et l'humidité, s'effritait par endroits, mais la structure tenait encore miraculeusement.

Mia s'approcha lentement, sa main effleurant la surface rugueuse sans la toucher vraiment.

— C'est ici qu'ils se sont réunis, murmura-t-elle. Les nobles, les chevaliers, les prétendants. C'est ici que Berthe a dû s'asseoir, sachant qu'elle serait bientôt donnée en mariage.

Elle ferma les yeux, laissant son don s'exprimer. Et soudain, pendant un bref instant, elle les vit. Pas clairement, pas comme des images nettes, mais plutôt comme des impressions, des échos du passé. Des silhouettes en mouvement, des rires, le son des coupes qui s'entrechoquent. Et au milieu de tout cela, une jeune femme aux cheveux châtain, belle mais triste, qui regardait fixement sa coupe de vin sans la boire.

— Elle avait peur, dit Mia en rouvrant les yeux. Berthe. Elle était terrorisée à l'idée d'épouser le comte de Monséfigure.

Sofia, qui prenait des notes, s'arrêta et la regarda.

— Comment peux-tu savoir ça ?

Mia hésita. Comment expliquer ce qu'elle ressentait sans passer pour folle ?

— Je... je le sens. C'est difficile à expliquer. C'est comme si les émotions fortes laissaient une empreinte. Et la peur que Berthe a ressentie ici était... intense.

Théo, qui filma toujours, intervint.

— Sofia, je sais que tu es sceptique, mais tu dois admettre que Mia a un don pour... lire les lieux. Que ce soit psychologique ou paranormal, ça reste impressionnant.

Sofia ne répondit pas tout de suite. Elle observait Mia avec attention, notant la sincérité évidente dans ses yeux, la manière dont son corps entier semblait résonner avec le lieu. En tant que psychologue en formation, Sofia savait reconnaître l'authenticité émotionnelle. Mia ne jouait pas la comédie.

— Je ne dis pas que tu mens, Mia, dit-elle finalement. Je dis juste que notre cerveau est capable de construire des narratifs très convaincants à partir d'informations fragmentaires. Tu connais l'histoire de Berthe. Ton esprit comble les vides.

Mia sourit tristement.

— Peut-être. Ou peut-être que la science n'a pas encore tous les outils pour comprendre ce qui se passe vraiment.

Ils continuèrent leur exploration de la salle. Théo documenta chaque angle, chaque détail architectural. Sofia prit des mesures, nota l'orientation des fenêtres, la disposition de la pièce. Et Mia... Mia écoutait. Écoutait les murmures du passé qui résonnaient dans ces murs.

Chapitre XVI

La bibliothèque oubliée

Un corridor étroit, aux murs tapissés de moisissure, menait de la grande salle vers les profondeurs du château. L'air y était encore plus froid, presque glacial, et leurs souffles formaient de petits nuages de vapeur. Le plafond, bas et voûté, donnait une impression claustrophobique qui mit tous leurs sens en alerte.

Théo marchait en tête, balayant le chemin avec sa lampe. Les murs, ici, étaient différents. Plus anciens encore que ceux de la salle des banquets. Les pierres portaient des marques étranges, des symboles gravés que ni Sofia ni Théo ne pouvaient identifier.

Mia s'arrêta devant l'un d'eux, traçant du doigt le contour sans toucher la pierre.

— Ce sont des signes de protection, murmura-t-elle. Des runes anciennes, probablement païennes. Elles ont été gravées bien avant que le château ne devienne chrétien.

— Tu peux lire ça ? » demanda Théo, impressionné.

— Pas exactement. Mais ma mère et moi avons étudié beaucoup de systèmes symboliques. Ces runes... elles parlent de barrières. De protection contre ce qui vient de l'au-delà.

Un frisson parcourut le groupe. Si des protections avaient été jugées nécessaires, c'était que quelque chose avait justifié cette précaution.

Le corridor déboucha finalement sur une porte massive en chêne, remarquablement bien conservée. Contrairement aux autres portes qu'ils avaient rencontrées, celle-ci était intacte, comme si elle avait été protégée de la dégradation du temps.

— La bibliothèque, dit Sofia en consultant ses notes. D'après les archives, le château possédait l'une des plus grandes collections de manuscrits de la région.

Théo poussa la porte, qui s'ouvrit dans un grincement spectral. Et ce qu'ils découvrirent les laissa sans voix.

La pièce était immense, circulaire, avec un plafond en dôme qui s'élevait à au moins dix mètres de hauteur. Mais ce n'était pas l'architecture qui les stupéfia. C'étaient les étagères.

Du sol au plafond, sur trois niveaux accessibles par des escaliers en colimaçon, s'étendaient des rangées et des rangées d'étagères. Presque toutes étaient vides. Les livres avaient disparu depuis longtemps, pillés, brûlés, ou simplement dévorés par le temps et l'humidité. Seuls quelques volumes épars subsistaient çà et là, leurs couvertures de cuir craquelé témoignant d'un passé glorieux.

Mais même vide, la pièce était magnifique. Des fresques ornaient le dôme, représentant des scènes allégoriques : la Sagesse tenant un livre, la Justice avec sa balance, la Vérité émergeant d'un puits. Et partout, sculptés dans le bois des étagères, couraient des motifs de vignes et d'animaux fantastiques.

— C'est... magnifique, souffla Sofia, pour une fois oubliant son scepticisme. Imaginez ce que cette pièce a dû être. Tous ces livres, toute cette connaissance...

Mia s'avança lentement, comme hypnotisée. Son cœur se serrait devant tant de beauté détruite, tant de savoir perdu. Elle s'approcha d'une étagère et caressa le bois ancien.

— Berthe venait ici, murmura-t-elle, ses yeux se fermant à demi. Je peux la sentir. Elle aimait lire. C'était son refuge, loin des pressions de la cour, loin des regards scrutateurs.

Une vision fugace traversa son esprit. Une jeune femme en robe médiévale, assise près d'une fenêtre maintenant brisée, un livre ouvert sur ses genoux. La lumière du soleil auréolait ses cheveux châtain. Elle lisait, mais ses yeux étaient tristes, comme si même les plus belles histoires ne pouvaient la consoler de sa réalité.

— Elle lisait des romans courtois, continua Mia, sa voix prenant une qualité étrange, presque lointaine. Des histoires d'amour pur, de chevaliers nobles. Elle rêvait de vivre ces histoires. Elle ne voulait pas d'un mariage arrangé. Elle voulait... elle voulait aimer et être aimée en retour.

Théo filmait en silence, captant chaque mot, chaque expression du visage de Mia. Sofia, elle, était partagée entre fascination et inquiétude. Le don de Mia, quel qu'il soit, semblait s'amplifier dans ce château.

Soudain, un bruit les fit tous sursauter. Un craquement, puis quelque chose tomba au sol avec un bruit sourd. Ils se retournèrent brusquement.

Sur le sol, à environ cinq mètres d'eux, gisait un livre. Un vieux volume qui n'était pas là quelques secondes auparavant.

— Qu'est-ce que... comment... ? balbutia Théo, sa lampe braquée sur le livre.

Sofia, reprenant ses esprits, s'approcha prudemment.

— Il a dû tomber d'une étagère. La vibration de nos pas, peut-être...

Mais sa voix manquait de conviction. Le livre était tombé d'une étagère complètement vide, à un endroit où il n'y avait aucun ouvrage visible.

Mia s'agenouilla près du volume. C'était un manuscrit ancien, relié en cuir brun presque noir. Avec des gestes révérencieux, elle l'ouvrit. Les pages, malgré leur âge, étaient étonnamment bien préservées.

— C'est en ancien français, dit-elle. Un recueil de poésies amoureuses.

Elle tourna quelques pages, puis s'arrêta net. Entre deux feuillets, quelqu'un avait glissé un marque-page. Un simple ruban de soie bleue, étonnamment bien conservé.

— Regardez le poème, murmura-t-elle.

Sofia et Théo se penchèrent pour lire. Le texte, dans son français médiéval, était difficile à déchiffrer, mais le sens général était clair :

« Amour plus fort que fer et pierre, Plus vrai que serments de chevaliers, Puisse mon cœur trouver lumière, Au-delà des murs et des volets.

Que l'âme qui cherche puisse voir, Que le cœur brisé trouve paix, Dans les ombres du désespoir, L'amour véritable jamais ne cesse. »

Un silence pesant s'installa. C'était trop précis, trop parfait pour être une coïncidence.

— C'est un message, murmura Mia, des larmes dans les yeux. Elles essaient de communiquer. Berthe et Alix. Elles veulent qu'on sache que leur amour était réel.

Sofia se mordit la lèvre. Son esprit rationnel cherchait désespérément une explication. Mais face à l'évidence, même son scepticisme vacillait.

Théo, lui, s'était remis à filmer, sa caméra tremblant légèrement dans ses mains. Quelque chose venait de se passer. Quelque chose qu'aucun d'eux ne pourrait expliquer rationnellement.

Chapitre XVII

Le don de Mia s'éveille

Après l'incident du livre, l'atmosphère au sein du groupe avait changé. Même Sofia, avec tout son scepticisme, ne pouvait plus nier complètement que quelque chose d'inhabituel se produisait dans ce château. Et ce quelque chose semblait avoir une connexion particulière avec Mia.

Ils décidèrent de retourner au grand vestibule d'entrée, ce hub central d'où partaient les différents couloirs du château. C'était le moment de prendre une décision sur la suite de leur exploration.

— On a le choix entre trois directions, résuma Théo en consultant le plan sommaire qu'ils avaient dessiné. À gauche, on a déjà exploré la salle des banquets et la bibliothèque. Au centre, un grand escalier monte vers les étages supérieurs. Et à droite... » Il marqua une pause. « À droite, il y a un autre couloir. Nos recherches suggèrent qu'il mène vers les appartements privés et la tour Est.

La tour Est. Là où tout s'était terminé. Là où Berthe et Alix avaient sauté dans le vide.

Mia sentait quelque chose la tirer dans cette direction. C'était comme une voix silencieuse qui l'appelait, une nécessité presque physique d'aller là-bas. Mais elle hésitait. Était-elle vraiment prête à affronter ce qui pouvait l'attendre ?

— Je pense qu'on devrait utiliser les baguettes de sourcier, dit-elle finalement. Laisser l'énergie du lieu nous guider.

Elle sortit de son sac les deux baguettes en bois de noisetier que sa mère lui avait léguées. C'étaient des objets simples en apparence, deux branches en forme de Y, mais ils avaient appartenu à sa grand-mère avant sa mère, et probablement à d'autres avant elle. Ils étaient usés par des décennies d'utilisation, polis par le toucher de nombreuses mains.

Sofia regarda les baguettes avec un mélange de curiosité et de doute.

— Tu sais que, scientifiquement, il n'y a aucune preuve que la radiesthésie fonctionne, n'est-ce pas ? dit-elle doucement. Les mouvements des baguettes sont causés par de micro-mouvements involontaires des mains. C'est l'effet idéomoteur.

Mia sourit patiemment.

— Je sais ce que dit la science. Mais j'ai vu ces baguettes fonctionner toute ma vie. Ma mère les utilisait pour trouver de l'eau, pour localiser des objets perdus, pour... sentir les énergies. Et même si c'est juste mon subconscient qui guide mes mains, ça reste un outil valable. Mon intuition peut savoir des choses que ma conscience ignore.

C'était un argument que Sofia ne pouvait pas complètement réfuter. En psychologie, elle avait étudié comment l'inconscient pouvait percevoir et traiter des informations que l'esprit conscient manquait. Si les baguettes de Mia étaient simplement une manière d'exprimer ce savoir inconscient...

— D'accord, concéda-t-elle. Essayons.

Mia se plaça au centre du vestibule, tenant les baguettes devant elle. Elle ferma les yeux, respirant profondément, cherchant à calmer son esprit et à ouvrir ses sens.

C'était une technique que sa mère lui avait enseignée dès l'enfance. Il ne s'agissait pas simplement de tenir les baguettes et d'attendre. Il fallait entrer dans un état de conscience modifiée, se connecter à l'énergie du lieu, devenir réceptive.

— Berthe, Alix, murmura-t-elle. Si vous êtes là, si vous pouvez m'entendre... montrez-moi le chemin. Guidez-moi vers ce que je dois voir.

Pendant un long moment, rien ne se passa. Les baguettes restaient immobiles dans ses mains. Sofia et Théo observaient en silence, retenant leur souffle.

Puis, soudain, Mia sentit quelque chose. Un picotement dans ses paumes, une chaleur qui semblait émaner des baguettes elles-mêmes. C'était subtil, presque imperceptible, mais elle le reconnut. C'était le signe.

Lentement, presque imperceptiblement au début, les baguettes commencèrent à bouger. Ce n'était pas un mouvement brusque ou dramatique. C'était plutôt comme si elles étaient attirées doucement, inexorablement, dans une direction particulière.

Vers la droite. Vers le couloir qui menait à la tour Est.

— Là, souffla Mia en rouvrant les yeux. Elles veulent qu'on aille là-bas.

Théo échangea un regard avec Sofia. Il y avait de l'appréhension dans leurs yeux, mais aussi une détermination nouvelle. Ils étaient venus jusqu'ici. Ils ne pouvaient pas reculer maintenant.

— Alors allons-y, dit Théo en resserrant sa prise sur sa caméra. Mais restons ensemble. Et au moindre problème, on sort. D'accord ?

Mia et Sofia acquiescèrent. Ensemble, ils s'engagèrent dans le couloir de droite, guidés par une force qu'ils ne comprenaient pas mais qu'ils ne pouvaient plus ignorer.

Le château les attendait. Et avec lui, les réponses qu'ils cherchaient... ou peut-être les questions qu'ils n'avaient jamais osé poser.

Le couloir de droite était différent des autres. Plus étroit, plus sombre, et surtout, plus froid. À chaque pas qu'ils faisaient, la température semblait chuter davantage, au point que leur souffle formait maintenant des nuages épais de vapeur.

Les murs, ici, étaient recouverts de tapisseries en lambeaux. On pouvait encore distinguer des scènes brodées : des jardins, des châteaux, des couples enlacés. Mais l'humidité et le temps avaient transformé ces images romantiques en visions cauchemardesques. Les visages étaient effacés, les corps déformés, comme si la dégradation elle-même racontait la tragédie qui s'était déroulée ici.

Mia marchait devant, guidée par une force qu'elle ne comprenait pas entièrement. Ses baguettes vibraient légèrement dans ses mains, comme des diapasons résonnant avec une fréquence invisible. Elle sentait l'énergie s'intensifier à mesure qu'ils progressaient.

— C'est de plus en plus fort, murmura-t-elle. L'énergie... elle est presque suffocante.

Théo, qui filmait tout, sentait lui aussi quelque chose. Ce n'était pas aussi clair que ce que Mia ressentait, mais il y avait une oppression dans l'air, une présence presque palpable. Son détecteur EMF, qu'il tenait de l'autre main, commençait à montrer des fluctuations anormales.

— Les champs électromagnétiques sont en train de devenir fous, dit-il d'une voix tendue. Je n'ai jamais vu des lectures comme ça.

Sofia, pour sa part, luttait pour maintenir sa rationalité. Elle notait mentalement tous les détails : la température, l'acoustique du couloir, les signes de dégradation structurelle. Elle cherchait désespérément des explications terre-à-terre pour ce qu'ils vivaient.

Mais même elle devait admettre que quelque chose d'inhabituel se passait. L'atmosphère était chargée d'une tension presque électrique. C'était comme être dans l'œil d'un orage invisible.

Le couloir déboucha finalement sur une porte. Pas une porte ordinaire, mais une véritable œuvre d'art. En chêne massif, sculptée de motifs floraux et géométriques, elle était étonnamment bien conservée. Au centre, un blason était gravé : deux silhouettes féminines tenant une rose entre elles.

— C'est ici, souffla Mia. La salle nuptiale. Leur chambre.

Théo posa sa main sur la poignée, hésitant. Il sentait que franchir cette porte les mènerait sur un chemin sans retour. Mais ils étaient venus pour ça. Pour découvrir la vérité.

— Vous êtes sûrs ? » demanda-t-il, regardant ses deux amies.

Mia et Sofia échangèrent un regard, puis hochèrent la tête. Ensemble, ils avaient décidé de venir. Ensemble, ils iraient jusqu'au bout.

Théo poussa la porte. Elle s'ouvrit sans résistance, comme si elle les attendait.

Chapitre XVIII

La chambre nuptiale

La pièce qui se révéla devant eux était à la fois magnifique et terrifiante.

C'était une chambre circulaire, située à la base de la tour Est. Le plafond voûté s'élevait à environ cinq mètres, avec des nervures de pierre qui convergeaient vers un médaillon central représentant deux colombes. Les murs étaient percés de trois fenêtres étroites, des meurtrières qui laissaient filtrer de minces rais de lumière.

Mais ce qui captait immédiatement l'attention, c'était le lit. Au centre de la pièce, miraculeusement préservé, se dressait un lit à baldaquin massif. Les rideaux, autrefois de velours rouge, pendaient en lambeaux, mais le cadre en bois sculpté tenait encore. Le matelas avait depuis longtemps disparu, ne laissant qu'un réseau de cordes tendues.

À côté du lit, une table de toilette renversée. Un miroir brisé dont les fragments jonchaient encore le sol. Une malle de voyage ouverte, vide. Et dans un coin, quelque chose qui fit frissonner le trio : une paire de chaussures de femme, petites, délicates, posées l'une à côté de l'autre comme si quelqu'un venait juste de les enlever.

— Mon Dieu, murmura Sofia. C'est comme si le temps s'était arrêté ici.

Théo, reprenant ses esprits professionnels, commença immédiatement à décharger son équipement.

— On va installer le matériel ici, dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de garder stable. Si des phénomènes paranormaux se produisent dans ce château, c'est ici qu'ils seront les plus intenses.

Il se mit au travail avec une efficacité méthodique, comme s'il se concentrait sur la technique pour ne pas penser à l'atmosphère oppressante de la pièce.

Théo avait apporté un arsenal impressionnant d'équipement de chasse aux fantômes. Non pas qu'il croyait nécessairement aux fantômes au sens traditionnel du terme, mais il était fasciné par les phénomènes inexplicables et voulait les documenter avec la meilleure

technologie possible.

Il commença par installer son ordinateur portable sur une pierre plate près de la porte. L'écran s'illumina dans la pénombre, projetant une lueur bleutée fantomatique sur les murs.

— Bon, expliqua-t-il tout en travaillant, connectant des câbles et vérifiant des paramètres. J'ai trois caméras. Une caméra thermique que je vais placer là, » il pointa vers un coin de la pièce, « qui va détecter toute variation de température. Si quelque chose se manifeste et déplace l'air, on le verra.

Il installa soigneusement la caméra sur un trépied, l'orientant de manière à couvrir le maximum d'espace possible. Sur l'écran de son ordinateur, l'image thermique apparut, montrant la pièce en nuances de bleu et de violet, marquant les zones froides.

— Ensuite, j'ai ma caméra full Spectrum, continua-t-il en sortant un second boîtier. Elle capture les ondes lumineuses au-delà du spectre visible : infrarouge et ultraviolet. Certaines théories suggèrent que les manifestations paranormales pourraient être visibles dans ces fréquences.

Il positionna cette deuxième caméra face au lit, là où la tragédie avait commencé.

— Et ma troisième caméra, celle avec laquelle j'ai filmé jusqu'à maintenant, je vais la garder mobile pour documenter ce que les caméras fixes pourraient manquer.

Sofia observait le processus avec intérêt. Malgré son scepticisme, elle devait admettre que Théo prenait son travail au sérieux.

— Et les détecteurs EMF ? » demanda-t-elle.

— J'en ai trois différents, répondit Théo en sortant les appareils. Mon détecteur K2 ici, » il brandit un boîtier noir avec des LED colorées, « qui mesure les champs électromagnétiques sur une échelle d'un à cinq. Si l'activité augmente, les LED s'allument progressivement du vert au rouge.

Il plaça le K2 près de la porte d'entrée.

— J'ai aussi un détecteur Mel Meter, plus précis, qui mesure à la fois les EMF et la température ambiante. » Il installa cet appareil près du lit. « Et enfin, mon REM Pod, qui

crée son propre champ électromagnétique et sonne une alarme si quelque chose le perturbe.

Le REM Pod, un petit appareil en forme d'antenne, fut placé au centre de la pièce, ses LED vertes clignotant doucement.

— Tu as autre chose dans ton sac magique ? » plaisanta Mia, essayant d'alléger l'atmosphère.

Théo sourit nerveusement.

— Oh oui. J'ai aussi des enregistreurs audio pour capturer les EVP, les phénomènes de voix électroniques. » Il plaça deux petits enregistreurs à différents endroits de la pièce. « Parfois, des voix ou des sons sont enregistrés que nous n'avons pas entendus sur le moment.

Une fois tout le matériel installé et testé, Théo se redressa, contemplant son œuvre. Les LED de divers appareils clignotaient doucement dans la pénombre, créant une atmosphère presque science-fiction.

— Voilà. Si quelque chose se passe, on le saura.

Mais même en disant cela, il ne put réprimer un frisson. Malgré toute sa technologie, malgré son approche quasi scientifique, il sentait que cette pièce était... spéciale. Différente. Comme si quelque chose y attendait.

Et il avait raison d'avoir peur.

Pendant que Théo finissait d'ajuster ses appareils, Mia s'était assise en tailleur au centre de la pièce, ses baguettes de sourcier posées devant elle. Elle avait sorti d'autres objets de son sac : des cristaux qu'elle disposa en cercle autour d'elle, un bâton de sauge qu'elle alluma brièvement avant de l'éteindre, laissant une fumée odorante s'élever dans l'air.

— C'est pour la protection, expliqua-t-elle en voyant le regard interrogateur de Sofia. Et pour purifier l'espace avant de tenter un contact.

Sofia s'assit à côté d'elle, son carnet ouvert sur ses genoux. Elle avait décidé de documenter tout ce qui se passerait d'un point de vue psychologique et observationnel.

Théo, caméra à la main, se tenait légèrement en retrait, filmant la scène.

Pendant plusieurs minutes, rien ne se passa. Le silence de la pièce était presque oppressant, seulement interrompu par les bips occasionnels des appareils de Théo et le souffle nerveux des trois explorateurs.

Puis, soudainement, le détecteur K2 près de la porte s'alluma. Pas juste la première LED verte, mais directement jusqu'à la LED jaune, niveau trois sur cinq.

— Qu'est-ce que... ? » souffla Théo, se précipitant vers l'appareil.

Mais avant qu'il ne puisse l'atteindre, le K2 s'éteignit, puis se ralluma, puis s'éteignit à nouveau. Comme si quelque chose jouait avec.

Simultanément, la température dans la pièce chuta brutalement. Sur l'écran de l'ordinateur, la caméra thermique montrait une zone de froid intense qui se formait près du lit. Une tache bleue presque noire, anormale, qui se déplaçait lentement.

— Vous voyez ça ? dit Théo, sa voix montant dans les aigus. Il y a quelque chose là-bas !

Sofia se leva brusquement, son scepticisme vacillant face à l'évidence technique. Elle pouvait voir de ses propres yeux les données sur l'écran. Ce n'était pas de l'imagination. C'était mesurable, quantifiable.

— Il doit y avoir une explication, murmura-t-elle, mais sa voix manquait de conviction. Un courant d'air, une faille dans la structure...

Mais Mia, elle, savait que ce n'était pas un courant d'air. Elle le sentait. La présence qu'elle avait perçue depuis leur entrée dans le château était maintenant ici, dans cette pièce, avec eux.

Elle ferma les yeux, se concentrant, ouvrant ses sens au maximum. Et soudain, elle la vit.

Pas physiquement, pas comme on verrait une personne réelle. Mais dans son esprit, claire comme le jour : une femme en robe de mariée médiévale, debout près de la fenêtre. Son visage était tourné vers l'extérieur, vers la cour en contrebas. Ses épaules tremblaient. Elle pleurait.

— Berthe, murmura Mia. Tu es là. Je te sens.

Le REM Pod au centre de la pièce se mit soudain à hurler, ses LED passant du vert au rouge en une fraction de seconde. L'alarme stridente fit sursauter tout le monde.

Et puis, aussi soudainement qu'elle avait commencé, l'alarme s'arrêta. Le silence retomba, encore plus oppressant qu'avant.

Théo, le visage pâle, vérifia l'enregistrement de ses caméras.

— Tout a été enregistré, dit-il d'une voix tremblante. Les fluctuations EMF, la chute de température, le déclenchement du REM Pod... C'est... c'est incroyable.

Sofia ne disait rien. Elle était assise, son carnet tombé au sol, regardant fixement le point où la caméra thermique avait détecté la zone froide. Son esprit rationnel cherchait désespérément une explication, mais n'en trouvait aucune qui puisse expliquer l'ensemble des phénomènes.

Mia, quant à elle, rouvrit les yeux. Ils brillaient d'une intensité nouvelle.

— Elles veulent communiquer, dit-elle. Je vais essayer l'écriture automatique.

Et c'est là que les choses allaient vraiment basculer dans l'inconnu.

Chapitre XIX

L'écriture automatique

Mia sortit de son sac un vieux cahier à la couverture de cuir usée. C'était celui de sa mère, rempli de notes, de rituels, de tentatives de communication avec l'au-delà. Les dernières pages étaient vierges, attendant d'être remplies.

Elle hésita un instant, tenant le cahier contre sa poitrine. L'écriture automatique était la technique la plus puissante que sa mère lui avait enseignée, mais aussi la plus dangereuse. Cela impliquait d'ouvrir complètement son esprit, de devenir un canal pour des forces qu'elle ne contrôlait pas.

— Mia, dit Sofia d'une voix inquiète. Tu es sûre ? Tu trembles...

Mia hocha la tête, bien qu'effectivement ses mains tremblassent.

— Ma mère l'a fait des dizaines de fois. Elle m'a appris comment. Il faut juste... lâcher prise. Laisser l'esprit utiliser ton corps pour communiquer.

— Mais elle ne l'a jamais fait dans un lieu aussi chargé, objecta Théo. Mia, peut-être qu'on devrait...

— Non, l'interrompit Mia avec une détermination farouche. C'est pour ça que je suis venue. C'est pour ça que j'ai passé deux ans à étudier, à chercher. Si je recule maintenant, tout ça n'aura servi à rien.

Elle s'assit en tailleur, posa le cahier ouvert devant elle, et prit un stylo. Puis elle ferma les yeux et commença à respirer profondément, lentement, entrant dans un état méditatif.

Théo filmait, capturant chaque instant. Sofia, malgré sa formation scientifique, sentait son cœur battre la chamade. Quelque chose dans l'air avait changé. L'atmosphère était devenue presque électrique.

— Berthe, murmura Mia d'une voix douce, presque hypnotique. Alix. Je sais que vous êtes là. Je peux vous sentir. Je ne suis pas venue vous juger. Je ne suis pas venue vous faire du

mal. Je veux juste... comprendre. Comprendre votre histoire. Comprendre votre amour.

Le silence qui suivit fut presque insupportable. Puis, lentement, presque imperceptiblement, la main de Mia commença à bouger.

Au début, ce n'étaient que des gribouillis, des traits hésitants sur le papier. Mais progressivement, les mouvements devinrent plus assurés, plus fluides. Le stylo glissait sur la page avec une aisance qui n'était pas naturelle.

Sofia se pencha pour voir ce qui s'écrivait. Et ce qu'elle vit la glaça jusqu'aux os.

Des mots se formaient sur la page. Pas dans l'écriture de Mia, qui était ronde et féminine, mais dans une calligraphie ancienne, anguleuse, difficile à déchiffrer. Et l'écriture changeait. Parfois fluide et élégante, parfois plus brutale et hachée. Comme si deux personnes différentes se servaient de la main de Mia.

Les premiers mots furent :

— Alaric... Mon Alaric...

Puis l'écriture changea, devenant plus désespérée :

— Je ne savais pas... Je ne savais pas que c'était elle... Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Sofia sentit sa gorge se serrer. C'était Berthe. Berthe s'adressait à Alix à travers Mia.

L'écriture changea à nouveau, devenant plus forte, presque violente :

— Pardon... Pardon... Je t'aimais déjà... Dès le premier regard au tournoi... Mais j'étais maudite... Le pacte... Le diable...

Théo filmait, fasciné et terrifié. Sur son écran, il pouvait voir que tous ses détecteurs s'affolaient. Le K2 clignotait frénétiquement entre le vert et le rouge. La caméra thermique montrait maintenant deux zones froides distinctes, comme si deux présences se tenaient de part et d'autre de Mia.

Les mots continuaient à se déverser sur la page, de plus en plus vite :

— Quand tu as révélé la vérité... J'ai vu dans tes yeux que tu m'aimais vraiment... Pas Alaric... MOI... Berthe... Et j'ai compris... Nous étions faites l'une pour l'autre...

Puis l'autre écriture, plus désespérée :

— Mais j'avais peur... Peur de ce que ça signifiait... Peur du péché... Peur du jugement... Alors j'ai sauté... Pour échapper à la confusion... À la honte...

Et la première à nouveau :

— Et je t'ai suivie... Parce que sans toi, ma vie n'avait plus de sens... Le diable pouvait prendre mon âme... Du moment que je restais avec toi...

Sofia sentit des larmes couler sur ses joues. Malgré tout son scepticisme, malgré toute sa formation scientifique, elle ne pouvait nier ce qu'elle voyait. Ce n'était pas juste Mia qui écrivait. C'était quelque chose d'autre. Ou quelqu'un d'autre.

Mais soudain, quelque chose changea. L'écriture de Mia devint frénétique, presque violente. Le stylo déchirait presque le papier. Et les mots qui apparaissaient n'avaient plus de sens cohérent :

— Piégées... Piégées... Ne pouvons partir... Le pacte... Le prix... Éternellement... AIDEZ-NOUS... »

Mia gémit, un son de douleur pure qui fit sursauter Théo et Sofia. Son corps se raidit, ses yeux toujours fermés se mirent à bouger frénétiquement sous les paupières, comme si elle vivait un cauchemar.

— Mia ! » cria Sofia en se précipitant vers elle. « Mia, reviens !

Mais Mia ne réagissait pas. Sa main continuait à écrire, de plus en plus vite, remplissant page après page. Et maintenant, ce n'étaient plus juste des mots. C'étaient des symboles, des runes, des figures géométriques complexes que ni Sofia ni Théo ne reconnaissaient.

Puis, d'une voix qui n'était pas la sienne, une voix plus grave, presque gutturale, Mia parla :

— Alaric... Mon amour... Pourquoi m'as-tu abandonnée ? Pourquoi as-tu choisi son or plutôt que mon cœur ?

C'était Alix. Alix parlait à travers Mia.

Théo, paniqué, lâcha sa caméra qui tomba au sol mais continua à filmer. Il se précipita vers Mia.

— Mia ! Réveille-toi ! Ce n'est pas toi qui parles !

Il la secoua doucement par les épaules. Pendant un instant, rien ne se passa. Puis les yeux de Mia s'ouvrirent brusquement.

Mais ce n'étaient pas ses yeux. Ou plutôt, ce n'était pas son regard. Les pupilles étaient dilatées, presque noires, et il y avait dans ce regard une profondeur, une ancienneté qui glaça le sang de Théo et Sofia.

— Elle ne comprend pas, dit la voix qui n'était pas celle de Mia. Vous ne comprenez pas. Nous sommes piégées. Le pacte... il nous lie ici. Nous ne pouvons ni partir ni trouver la paix.

Puis la voix changea, devenant plus aiguë, plus jeune :

— Je voulais l'aimer. Je l'aimais. Mais j'avais tellement peur. Peur de ce que les autres diraient. Peur de Dieu. Peur de moi-même.

Sofia, luttant contre sa propre terreur, essaya de garder son sang-froid.

— Berthe ? C'est vous ? Comment pouvons-nous vous aider ?

Les yeux de Mia se fixèrent sur Sofia avec une intensité terrifiante.

— Racontez notre histoire. Dites au monde que notre amour était réel. Que nous n'étions pas des monstres. Juste... deux âmes qui s'aimaient.

Puis soudain, le corps de Mia se convulsa violemment. Elle poussa un cri de douleur, et ses yeux redevinrent normaux. Elle s'effondra dans les bras de Théo, tremblante, en sueur, à peine consciente.

— Théo... Sofia... » murmura-t-elle d'une voix faible. « Qu'est-ce qui s'est passé ? Je... je ne me sens pas bien. Tout tourne...

Tous les appareils de Théo s'éteignirent simultanément. Le silence retomba, assourdissant après toute cette activité. Mais l'atmosphère de la pièce avait changé. Comme si quelque chose était parti. Ou comme si quelque chose avait été dit qui devait l'être.

Chapitre XX

La fuite

Pendant quelques instants, personne ne bougea. Théo tenait Mia dans ses bras, Sofia était figée, le visage pâle, regardant le cahier rempli d'une écriture qui n'était pas celle de Mia.

Puis Sofia, reprenant ses esprits, prit une décision.

— On part. Maintenant. On a ce qu'on était venus chercher. Peut-être même plus. Mais Mia a besoin de sortir d'ici.

Théo hocha vigoureusement la tête. Il aida Mia à se relever. Elle pouvait à peine tenir debout, s'appuyant lourdement sur lui.

— Le matériel... » commença-t-il.

— Laisse tomber le matériel ! » le coupa Sofia. « Ta caméra principale a tout filmé, c'est ça qui compte. Le reste, on peut le récupérer plus tard. Ou pas. Je m'en fiche.

Théo ramassa sa caméra principale, vérifia qu'elle filmait toujours, et glissa le cahier de Mia dans son sac. Sofia prit l'autre bras de Mia, et ensemble, ils se dirigèrent vers la porte.

Avant de franchir le seuil, Mia se retourna une dernière fois. Ses forces revenaient peu à peu, mais elle était encore faible. Elle regarda la chambre, ce lieu de tant de douleur et d'amour, et murmura :

— Berthe. Alix. Je vous demande pardon de vous avoir dérangées. Que la lumière guide votre chemin. Puissiez-vous enfin trouver la paix que vous méritez. Votre amour était pur. Votre amour était réel. Et je ferai en sorte que le monde le sache.

Un courant d'air doux traversa soudain la pièce. Pas froid cette fois, mais presque... tendre. Comme une caresse. Comme un remerciement.

Puis ils partirent, traversant rapidement le couloir, puis le vestibule, leurs pas résonnant dans le silence du château. Ils ne couraient pas exactement, mais marchaient aussi vite que

l'état de Mia le permettait.

Lorsqu'ils franchirent enfin la grande porte et émergèrent dans la lumière du jour, ils s'arrêtèrent tous les trois, respirant profondément l'air frais de l'extérieur.

Le soleil était déjà bas dans le ciel. Ils avaient passé plus de temps à l'intérieur qu'ils ne le pensaient. La lumière dorée de fin d'après-midi baignait les ruines du château, lui donnant un aspect presque paisible.

Mia s'assit sur une pierre, encore tremblante. Sofia sortit une bouteille d'eau de son sac et la lui tendit. Théo vérifia une dernière fois ses enregistrements, s'assurant que tout avait bien été capturé.

Pendant un long moment, aucun d'eux ne parla. Que pouvaient-ils dire ? Ils venaient de vivre quelque chose qui défiait toute explication rationnelle. Quelque chose qui remettait en question tout ce qu'ils croyaient savoir sur la réalité.

Ce fut Sofia qui rompit finalement le silence.

— Je ne sais pas ce qui vient de se passer là-dedans, dit-elle d'une voix douce. Et honnêtement, je ne suis pas sûre de vouloir le comprendre. Mais... Elle regarda Mia. — Tu as été incroyable. Courageuse. Peut-être un peu folle, mais incroyable.

Mia sourit faiblement.

— Je crois que j'ai eu ma réponse, murmura-t-elle. Ma mère me demandait toujours si la mort était la fin. Maintenant... maintenant je sais que non. Il y a quelque chose après. Les âmes persistent. L'amour persiste.

Théo rangea sa caméra et s'assit à côté d'elles.

— On a des preuves, dit-il. Des preuves indéniables. Les enregistrements, les fluctuations des détecteurs, l'écriture automatique... C'est... c'est révolutionnaire.

Mais même en disant cela, il réalisait que les « preuves » ne convaincraient probablement personne qui ne voulait pas être convaincu. Les sceptiques trouveraient toujours des explications alternatives. Mais pour eux trois, qui avaient vécu l'expérience, aucun doute n'était possible.

Ils restèrent là encore une demi-heure, se remettant de leurs émotions, laissant Mia récupérer ses forces. Puis, alors que le soleil commençait à toucher l'horizon, ils reprirent le chemin de la voiture.

Avant de s'enfoncer dans la forêt, Mia se retourna une dernière fois vers le château. Au sommet de la tour Est, là où Berthe et Alix avaient sauté des siècles auparavant, elle crut apercevoir deux silhouettes. Deux femmes, main dans la main, regardant le coucher de soleil.

Elle cligna des yeux, et les silhouettes avaient disparu. Ou peut-être n'avaient-elles jamais été là. Mais Mia sourit. Parce qu'elle savait, au plus profond de son cœur, qu'elles étaient toujours là. Et qu'elles y resteraient, liées par un amour plus fort que la mort elle-même.

Sur le chemin du retour, assise à l'arrière de la voiture de Théo, Mia toucha l'écharpe lavande autour de son cou. Elle pensa à sa mère, à tout ce qu'elle lui avait enseigné, à tout ce qu'elle avait perdu.

Mais maintenant, elle savait. Sa mère était quelque part. Peut-être pas ici, dans ce monde, mais quelque part. Et un jour, elles se retrouveraient.

Pour la première fois depuis deux ans, Mia sentit une paix véritable descendre sur elle. Le deuil ne disparaîtrait jamais complètement. La douleur resterait toujours là, en filigrane. Mais elle avait trouvé ce qu'elle cherchait.

L'espoir.

Et au château de La Roche, alors que la nuit tombait, deux âmes continuaient leur danse éternelle, un peu moins seules qu'elles ne l'avaient été depuis des siècles. Car enfin, quelqu'un avait entendu leur histoire. Quelqu'un connaissait la vérité de leur amour.

Résumé

Légende Urbex est une aventure qui plonge au cœur des mystères de l'exploration urbaine. L'histoire commence avec la légende du château de La Roche, où se dévoile la tragédie d'amour et de trahison entre Berthe de La Roche et Alix de Salm, alias sir Alaric, à travers un tournoi médiéval.

Des siècles plus tard, un trio d'amis passionnés par l'urbex, Mia, Sofia et Théo, décident d'investiguer le château de La Roche. Mia, guidée par le désir de se connecter avec l'histoire, mène le groupe à travers les couloirs hantés de ce lieu. Sofia, la sceptique, remet en question sa vision rationnelle du monde, tandis que Théo, prêt pour l'aventure, trouve un nouveau respect face aux forces qui échappent à la compréhension humaine.

Lors de leur exploration, le trio rencontre des phénomènes inexplicables qui testeront leur amitié et leur courage.